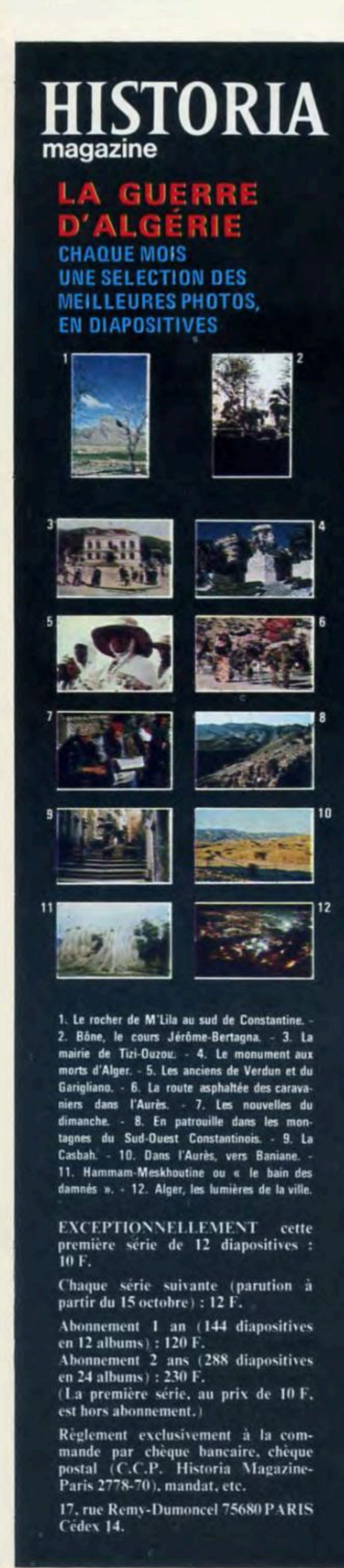

HISTORIA
magazine
49
Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 245 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER
LA GUERRE
D'ALGÉRIE
828365
LA FIÈVRE MONTE DANS L'ARMÉE



1. Le rocher de M'Lila au sud de Constantine. - 2. Bône, le cours Jérôme-Bertagna. - 3. La mairie de Tizi-Ouzou. - 4. Le monument aux morts d'Alger. - 5. Les anciens de Verdun et du Garigliano. - 6. La route asphaltée des caravaniers dans l'Aurès. - 7. Les nouvelles du dimanche. - 8. En patrouille dans les montagnes du Sud-Ouest Constantinois. - 9. La Casbah. - 10. Dans l'Aurès, vers Baniane. - 11. Hammam-Meskhoutine ou « le bain des damnés ». - 12. Alger, les lumières de la ville.

Couverture : Photo Bergèse.



VERS UN GOUVERNEMENT DE SALUT PUBLIC

Jean FONTUGNE

La nouvelle crise gouvernementale, ouverte avec la chute du cabinet Gaillard, le 15 avril, ne sera résolue que le 13 mai.

Mais alors que le président Coty poursuit sans succès, au cours de la seconde quinzaine d'avril, ses consultations pour trouver un nouveau président du Conseil, la situation se dégrade rapidement sur l'ensemble des territoires français d'Afrique. Nombreux sont ceux qui, maintenant, demandent leur autonomie interne. Certains même, à l'exemple de l'Algérie, leur indépendance.

L'activité du F.L.N., toujours réduite sur le plan militaire, se développe, en revanche, considérablement sur le plan diplomatique à l'occasion des deux conférences où il est représenté, et qui se tiennent, la première à Accra (15-22 avril), la seconde à Tanger (27-29 avril). A Accra, la motion finale, traitant des problèmes d'Afrique du Nord, demande à la France de mettre fin aux hostilités, de retirer toutes ses troupes d'Algérie et d'entamer des négociations avec le F.L.N., seul représentant du peuple algérien. A Tanger, la conférence maghrébine déclare apporter tout son appui au F.L.N. et recommande la constitution d'un gouvernement algérien.

Devant le danger, qui se précise de plus en plus, de voir internationaliser le problème algérien, le ton monte à Alger. Un télégramme adressé par l'important groupement de l'Union pour le salut et le renouveau de l'Algérie française à certains parlementaires, les félicitent d'avoir défendu la cause de l'Algérie française.

Déjà, les rassemblements se multiplient dans toute l'Algérie pour faire pression sur Paris. La manifestation du 26 avril, organisée par le Comité d'entente des anciens combattants, réunit plus de 30 000 personnes. Avant de se séparer, les manifestants lancent de nombreux slogans, demandant, en particulier, l'armée au pouvoir, et remettent au préfet d'Alger une motion exigeant « la constitution d'un gouvernement de salut public ». Comme devait l'écrire un des dirigeants de C.E.A.C. : « Désormais, et malgré l'interdiction du ministre résidant, Robert Lacoste, nous savions que nous pourrions mettre le paquet. » La préparation de la manifestation de masse qui devait être décisive, et dont la date n'était pas encore précisée, se poursuivait ainsi sans que Paris relevât le défi. Les partis avaient en effet bien d'autres préoccupations : les élections cantonales ! Quant aux hommes d'affaires, ils étaient essentiellement intéressés par la nouvelle chance de l'économie française : les hydrocarbures. J. F.

SOMMAIRE N° 245 :

"JEANNE-D'ARC" : UNE MYSTIQUE DU COMBAT



Inaugurée le 7 mai 1958, l'école « Jeanne-d'Arc », près de Philippeville, est confiée à Bigeard. Tous les officiers arrivant en Algérie s'y entraînent pour la guerre de djebel.

1958. La guerre d'Algérie semble prendre un virage favorable. Le terrorisme urbain a été vaincu. Toutefois, les bandes rebelles sont toujours agressives. Tous ceux qui combattent ont pris conscience de cette évidence : le temps joue toujours en faveur d'une guerre révolutionnaire. Il faut donc aller vite, très vite. Ne pas se scléroser.

Pour battre l'adversaire il est nécessaire :

- De mettre en place des chefs jeunes, payant d'exemple, animés d'une foi ardente ;
- De former une infanterie rude, fanatique, sachant souffrir et se battre, possédant un idéal supérieur à celui de l'adversaire.

Conformément à ces idées, qui sont nôtres depuis longtemps, le ministre de la Défense nationale, Jacques Chaban-Delmas, a décidé de créer l'école de contre-guérilla chargée de former les ▶

près de la mer, dans un cadre spartiate, l'armée se forgeait de nouveaux Templiers

Chaban-Delmas arrive impromptu à « Jeanne-d'Arc », au moment où il est ministre démissionnaire de la Défense, le 7 mai. On dira que c'est « l'école du coup d'État ». Ce sera aussi, et surtout, celle d'une nouvelle mystique de combat. La foi prévaut sur le grade, l'officier devient un véritable chef de guerre.



officiers appelés à combattre les rebelles.

Bruno (Bigeard) vient de m'apprendre la nouvelle : « C'est à nous qu'est confiée cette mission. Viens me rejoindre ici. Nous nous mettrons tout de suite au travail. Tout est à faire. »

L'école « Jeanne-d'Arc » sera installée à Philippeville au casino Beau-Rivage, en bordure de mer, dominé par les premières pentes du djebel Filfila. Cadre idéal. Mission exaltante.

Pour ce faire : une organisation matérielle, des cadres, un programme, nécessaires pour ces jeunes officiers.

La devise de l'école " Croire et oser "

L'organisation matérielle. Le casino est de dimensions modestes ; toutefois, il permet l'installation du P.C., bureaux, salle de réunions. Au premier étage : logement des instructeurs. La salle de cours sera créée de toutes pièces. Pour les stagiaires, logement par *sticks*, sous des guitounes, à la spartiate. L'ensemble doit être beau, sobre, avoir de la gueule. Le commandant Charlet et une équipe du génie vont rapidement, en trois semaines, réaliser tout cela. Ne pas oublier, au haut de la tour à horloge, un immense fanion de six mètres. Enfin, installation de haut-parleurs pour la diffusion des ordres, slogans, musique variée, dernières informations. Tout cela sera vivant, dynamique et dans une ambiance d'action intense.

Les cadres. Bien sûr, des paras : Robin, Trappe, Clédic, anciens d'Indochine et qui se battent ici depuis le début. D'autres aussi, fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs.

Le programme. Essentiellement pratique, dynamique. Rythme de vie intense. Sport tous les matins. Résolution de problèmes tactiques simples, imposés par la guerre dans le djebel. Sauts en parachute, marches de jour et de nuit, opérations héliportées.

Flament

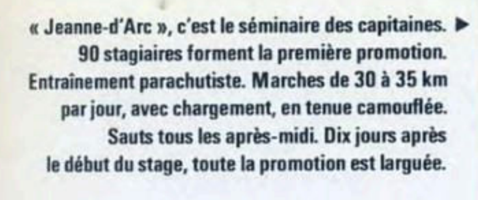


◄ Dès leur arrivée au centre, on explique aux stagiaires que, dans les guerres révolutionnaires, la présence du chef au combat est plus essentielle que les galons qu'il porte. Il faut gagner cette guerre et, à la foi de l'adversaire, opposer sa propre foi. Le jour de l'inauguration, Chaban précisera sans détours : « Je suis à l'origine de cette affaire, je l'assumerai ! »

En un mot, il faut rompre avec l'esprit d'enlisement et de routine qui, trop souvent, paralyse les unités. Créer un esprit résolument offensif. Faire du capitaine, sur lequel repose tout le poids de cette guerre, un athlète et un combattant complet, un véritable chef de guerre révolutionnaire, un « croyant » qui vivra au milieu de ses hommes et leur inculquera sa foi.

Le grand jour de l'inauguration est arrivé. Chaban-Delmas a tenu à venir marquer de sa présence cette cérémonie, pour deux raisons, précisera-t-il dans son allocution : « La première, parce que je suis à l'origine de cette affaire et que j'en assume l'entière responsabilité. »

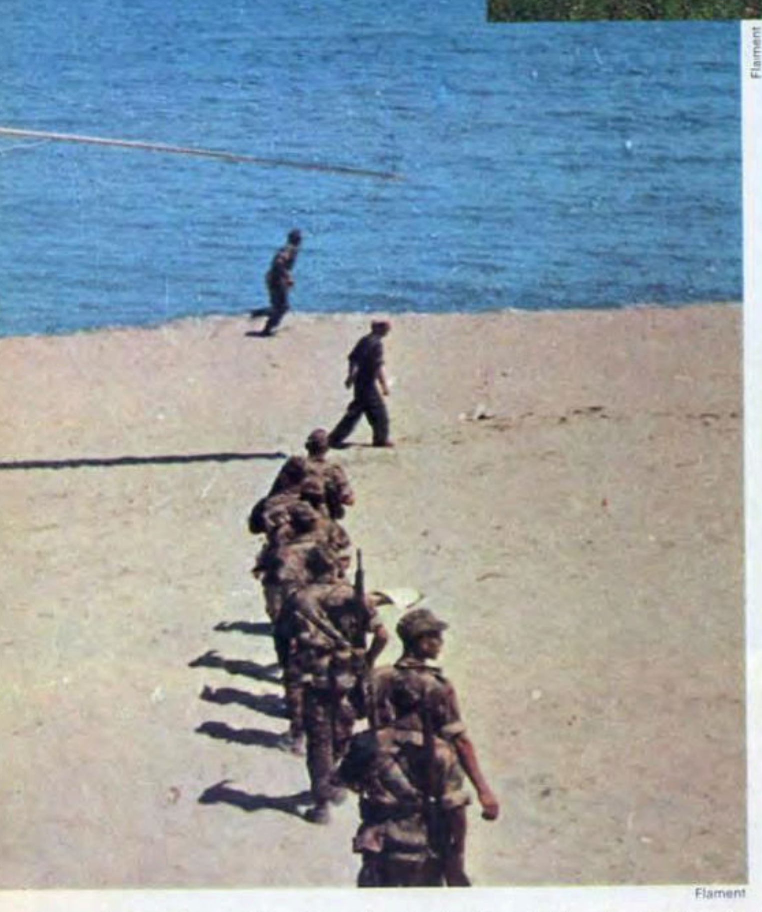
La seconde, c'est que cette école connaîtra un intérêt considérable, car elle influera d'une manière décisive sur le sort du combat qui se livre actuellement en Algérie. Le ministre atterrit sur l'aérodrome de Valée. De nombreuses personnalités sont là pour l'accueillir. Le général Gilles, commandant les trou-



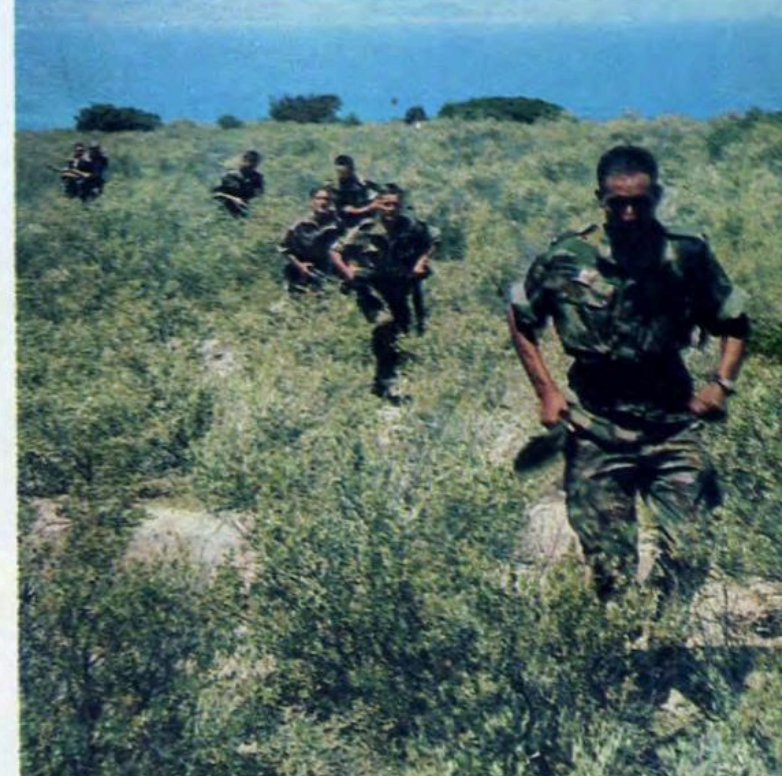
« Jeanne-d'Arc », c'est le séminaire des capitaines. ▶ 90 stagiaires forment la première promotion. Entraînement parachutiste. Marches de 30 à 35 km par jour, avec chargement, en tenue camouflée. Sauts tous les après-midi. Dix jours après le début du stage, toute la promotion est larguée.



Égaler les « fells » en endurance et en souplesse, dépasser le froid, la fatigue, la faim et la soif. C'est l'austère et rigoureux apprentissage de la guerre contre les *djounoud*. Collant au plus près aux réalités du djebel, on est bien loin des méthodes traditionnelles inculquées à Saint-Cyr. ▼



Flament



Flament

pes aéroportées, qui vient de recevoir le commandement du corps d'armée de Constantine ; Chapel, préfet igame de Constantine ; Verger, sous-préfet de Philippeville ; Léopold Morel, président de la commission administrative départementale. Le cortège officiel, après avoir longé le front de mer, s'arrête devant le centre. Tout au haut de la tour de la piscine, flotte le grand pavillon noir où est brodée en lettres d'or la devise : « Croire et oser ». C'est une profession de foi, une affirmation, la totale confiance dans l'avenir et l'issue de notre combat. Le ministre, après avoir salué les officiers instructeurs, tient à visiter les lieux d'une façon détaillée. Il apprécie l'harmonie des bâtiments aux lignes sobres, mess, salles de cours et guitounes-dortoirs installées à même la plage ; chacune de celles-ci est surmontée d'un fanion dont la couleur — orange, bleu, rouge, vert — varie suivant le *stick* qu'elle abrite, soit une vingtaine de stagiaires.

Les 90 capitaines stagiaires sont en salle de cours et le ministre s'assied sur un banc d'école, à nos côtés. Le général Gilles prend alors la parole : « Notre lutte à nous est sans équivoque. Vous êtes, messieurs, un des maillons les plus sûrs de la civilisation occidentale qui ne peut mourir sur les rives de cette Méditerranée où elle est née. Face à nos adversaires qui ont une foi, il faut que nous leur opposions une foi égale, seul gage de la victoire. »

" La main dans la main "

Prenant la parole à son tour, le colonel Bigeard exprime de sa façon directe, brutale, ce que tous nous pensons : « Il y a vingt ans que nous nous faisons corriger, dix ans d'Indochine, trois ans d'Afrique du Nord, et ça continue. Eh bien, non ! il faut que cela cesse, et grâce à vous. On compte sur vous. » Puis, abordant la fameuse idée du nivellement des valeurs : « Il ne faut plus que l'on parle de parachutistes ou de légionnaires. Il faut qu'on parle seulement de l'armée française. A l'issue de ce stage, où vous participez à des discussions dirigées, il faut que vous sortiez gonflés à bloc, prêts à casser le rebelle et surtout à convaincre ceux qui ne croient pas, à les bousculer même. Alors, nous ne quitterons pas cette terre, cette Algérie où nous avancerons vers un destin toujours plus prospère, la main dans la main avec les musulmans. »

Puis le ministre expose alors les raisons pour lesquelles il a décidé de créer le centre et l'intérêt considérable qu'il attache à son bon fonctionnement. « Il est inconcevable, dit-il, que sans l'aide extérieure et surtout lorsque celle-ci est pratiquement stoppée, ce qui est le cas en ce moment, près de 450 000 hommes en armes, face à 20 000 ou 25 000 rebelles réellement armés, s'enlisent en Algérie. Il faut que tous adoptent l'esprit offensif de tous les instants qui était l'apanage d'une partie de nos forces. Il faut transformer progressivement, mais vite, la plus grande partie ▶

▶ « JEANNE-D'ARC »

l'expérience tourne court ; déjà souffle le vent de l'histoire

sinon la totalité de nos forces dans ce sens. L'objection valable que l'on nous faisait était le manque de cadres. C'est à la formation de ces cadres que ce centre est consacré. Chaque mois, 200 officiers y passeront. Ils remplaceront, dans les unités, des officiers, qui seront, à leur tour, affectés au stage. Ceux qui quitteront le centre seront envoyés, par équipes, dans les unités, de façon que les bataillons soient bien à eux et qu'ils puissent, par leur exemple, donner aux unités une valeur accrue. »

Et le ministre Chaban-Delmas termine en déclarant :

« Nous savons que c'est une solution politique et humaine qui devra être appliquée. Mais aucune solution n'est applicable tant que la terreur règne. Et je ne connais pas d'autre moyen de faire cesser la terreur que d'abattre l'ennemi.

» Vous considérez aujourd'hui l'ampleur de la tâche à accomplir ici. Il y va du salut de l'armée mais aussi du moral de la nation, et à ce sujet, rappelez-vous le cruel dessin de Forain s'adressant à ceux de l'arrière : « Pourvu qu'ils tiennent ! » disait-il. Or, dans la mesure où vous sortirez vainqueurs de ces combats, l'armée française restera le pilier de la nation, mais sachez bien qu'il n'y aura plus d'armée française, parce qu'il n'y aura plus de France, si nous manquons notre coup ici et si nous perdons l'Algérie. »

Pas les galons mais la présence

Ainsi se termine cette journée et débute pour nous cette expérience en laquelle nous allons mettre toute notre foi et le fruit de trois années de lutte dans le djebel. Dès leur arrivée, les stagiaires sont mis dans le bain : « Vous n'êtes pas ici dans une boutique para. Vous êtes venus pour apprendre à revaloriser l'infanterie, il n'y a pas que les paras dans l'armée. Dans les guerres révolutionnaires, on ne s'impose pas par ses galons, mais par sa présence. Si vous croyez réellement possible de rester en course, allez-y, essayez de gagner ! »

Réveil à 6 heures. Les haut-parleurs diffusent des marches, donnent les dernières informations, lancent des slogans. Notre armée doit être fanatique, méprisant le luxe et le confort, animée de l'esprit des croisés. Puis voici l'air du *Pont de la rivière Kwaï*. Rassemblement pour le sport. Sport que tous doivent



Bergèse

faire et aimer. On doit l'exiger de ses hommes chaque jour. Les *sticks* s'élancent en foulée sous la conduite des officiers instructeurs.

Retour du sport. Déjeuner. En salle de cours. Cas concret de combat. La bande rebelle vient d'être signalée en tel point. Il faut l'intercepter et la détruire. Etude rapide du terrain, des moyens, terrestres, aériens. Idée de manœuvre. Tout réside dans la rapidité de la conception et de l'exécution. Ordres à donner. Cela dure trois quarts d'heure. Une heure maximum. Entraînement parachutiste, car, ici, tout le monde saute. Il y a, sur la plage, un portique, une carlingue, un câble avec treuil pour l'étude du roulé-boulé. On ne force personne. Mais on ne demande l'avis de personne. Le parachutisme, c'est du sport, l'école de la maîtrise et du contrôle de soi. Un officier doit avoir ces qualités. Tout le monde fera deux sauts. Pas question de faire des paras, mais chacun doit savoir ce que c'est. La promotion sera larguée dix jours après son arrivée au centre chaque après-midi, en tenue camouflée, les officiers stagiaires s'initient aux harnais, au dorsal, au ventral, aux suspentes.

La première semaine d'entraînement est commencée — une marche commando (8 km dans l'heure) avec chargement, tenue de combat — puis, le sixième jour, marche de nuit de 30 à 35 km avec sac. Pas question de repos au petit jour, lorsque la troupe arrive, harassée, au sommet du djebel. C'est là, au contraire, que le travail commence.

Il faut installer le P.C., les observatoires, mettre en œuvre liaisons et transmissions, donner les ordres. Si le fellagha est au rendez-vous, le poursuivre, le traquer, ne pas le laisser échapper. Certains officiers avaient déclaré qu'on ne pouvait efficacement combattre avec une troupe harassée par une marche de nuit complète. Et pourtant, comme le déclara aux stagiaires un officier instructeur : « C'est bien la dure réalité du combat contre les bandes rebelles. Les *djounoud,* comme tous les combattants révolutionnaires, sont rudes, endurcis à la souffrance, à la faim, à la soif, à la fatigue. Ils sont capables de faire des étapes de nuit de 40 à 50 km en terrain tourmenté. Pour les battre il faut exiger l'impossible et le chef doit payer d'exemple. »

Jouhaud ouvre le deuxième stage

Ainsi, jour après jour, les officiers arrivés de France ou des états-majors, étaient plongés dans la dure réalité du combat, mis en contact direct avec les notions simples de cette guerre, à la





◄ Aux environs de Philippeville *(notre photo)*, sur la plage même, l'école « Jeanne-d'Arc » dressera ses tentes en toile, comme un camp romain. Consignes au haut-parleur...

Dans un modeste ► casino seront installés le P.C., les bureaux, les salles de cours et le logement des instructeurs. Les stagiaires, eux, répartis en sticks, vivront sous la toile.

La devise de l'école, sur un immense fanion de 6 mètres : « Croire et oser ». C'est la devise de Bigeard, âme du camp « Jeanne-d'Arc », qui ne durera que le temps du 13 Mai en Algérie. ▼

Flament



Alice et Marc Flament

fois rustique et sévère. Ils devenaient plus musclés, plus jeunes. Ils avaient réellement acquis cette parcelle de foi sans laquelle on ne peut vaincre.

Et, comme ajoutait cet officier instructeur : « Vous avez aussi appris à connaître et à vaincre, en véritables combattants, non seulement votre adversaire, mais aussi, et surtout, la lourde fatigue, celle qui grandit, car elle demande, comme le courage, qu'on puise encore des ressources dans un corps qui refuse. »

Voilà ce qu'est l'école de la foi.

Le premier stage est terminé. Sans interruption, c'est le 5 juin que le général Jouhaud est reçu au centre, pour ouvrir le deuxième stage. Plus de 120 officiers de la vingtième promotion de l'Ecole d'état-major, appelés à suivre ce stage, sont rassemblés. Le général déclare aux officiers : « Depuis six semaines, l'Algérie a pris une physionomie nouvelle. Dix millions de Français se sont rassemblés fraternellement. Dans trois mois, le résultat du référendum sera déterminant. Pour atteindre cet objectif, nous devons fournir l'effort nécessaire, car la victoire s'impose. Nous ne sommes plus à l'heure où l'on subit. Vous êtes ici pour vous retremper dans l'action et, comme vous le disait le colonel Jeanpierre quelques jours avant sa mort, vous oserez et vous gagnerez. »

Le général Jouhaud rappelait ainsi que le colonel Jeanpierre était venu, au cours du premier stage, parler aux officiers. Il avait insisté, lui aussi, sur l'exemple du chef et insisté sur le fait essentiel que les chefs ne doivent jamais se séparer de leurs hommes. Deux jours après, il tombait, en plein combat, au milieu de ses légionnaires. Ce qui n'avait été qu'une causerie devenait ainsi le testament moral de « Jeanne-d'Arc ».

Le deuxième stage de deux mois devait aussi être le dernier. Le colonel Bigeard fut, début août, muté en métropole pour avoir tenu des propos peu orthodoxes et jugés par le commandement incompatibles avec un esprit de stricte discipline.

Quelques semaines plus tard, une relève s'opérait parmi les stagiaires. 850 officiers de réserve rappelés en service pour la même cause que leurs camarades d'active allaient recevoir un entraînement accéléré de commandants d'infanterie. Et puis le vent de l'Histoire commençait déjà de souffler, qui allait tout emporter. Nous savions bien aussi qu'il était vain de vouloir maintenir et forger un instrument de victoire, puisque la France, représentée par le président de la République, ne le désirait plus. Tous les sacrifices consentis devenaient dès lors aussi illusoires que parfaitement inutiles.

Notre chère école était morte, son pavillon descendu. Avec eux disparaissaient, en même temps, l'immense et fol espoir en la victoire et aussi la flamme lumineuse qu'elle avait fait naître dans nos esprits et dans nos cœurs à la maison de la foi. H

A. LENOIR

LE MOUVEMENT LYCÉEN ENTRE EN ACTION

LA JEUNE GARDE DU 13 MAI 1958


Roseau/Alpha-Press

LORSQUE, le 11 novembre 1957, Robert Lacoste décide de résilier plusieurs sursis et, par là même, de décapiter la toute-puissante Association générale des étudiants d'Algérie à la suite de la manifestation organisée et dirigée par son président, Jean Gautrot, dans le dessein de protester contre la mise en place de la loi-cadre, il ne sait pas qu'il va rendre à la jeunesse d'Algérie le plus grand des services.

En effet, à Gautrot et à ses amis, dont Lacoste, rentré au Gouvernement général (G.G.), dit à ses collaborateurs : « J'en ai plein le c..., je les fous à l'armée, cela leur fera les pieds, ils pourront casser du fell », va succéder le futur tombeur du « système », Pierre Lagaillarde, qui, lui, libéré de ses obligations militaires, vient d'en casser pas mal à la tête de sa section.

Vincent, Larrous, Brulard et Roseau...

La jeunesse d'Algérie comprend, en effet, très vite que ces résiliations de sursis constituent, pour l'action qu'elle mène en faveur de la défense de son avenir, un danger très grave et va aussitôt, astucieusement, trouver la parade.

A la tête de l'A.G.E.A. elle place donc un officier de réserve, parachutiste aux brillants états de service, dont on ne pourra plus dire qu'il appartient à une certaine jeunesse dorée et planquée.

L'organisation de masse, quant à elle, sera confiée à de très jeunes gens qui, eux, ne risquent pas d'être concernés par le train de mesures que vient de prendre le ministre résidant. Ces tout jeunes gens ont d'ailleurs fait leurs classes civiques. Je suis l'un d'eux. Je viens de parcourir longuement la métropole durant le mois d'août. Au sein de la « Caravane de l'Algérie française », réunissant parlementaires, étudiants, ouvriers algérois et métropolitains, j'ai participé à la première grande campagne d'information organisée par des mouvements patriotiques. Tout au long de cette tournée estivale, j'ai pu noter les réactions diverses de différents milieux métropolitains face au drame vécu par mes compatriotes.

Le second, Jean-Pierre Brulard, vient d'effectuer des stages dans des S.A.S. (Sections administratives spécialisées) en plein bled.

Un troisième, Vincent, a passé la totalité de ses vacances scolaires à assurer la protection d'une ferme près de Palestro, région considérée comme très dangereuse.

Quant au dernier, Jacques Roseau, pensionnaire à Saint-Chamond, il a mis sur pied, à Lyon, une antenne d'information. De retour à Alger, il fait part à ses amis d'un incident fort symptomatique. Il fait, un soir, le mur de la pension. Son but : rencontrer le président Pinay, maire de la petite ville. Il a besoin de lui parler, de lui faire part de son désarroi et de recueillir peut-être quelques apaisements. Antoine Pinay le reçoit et déclare en substance : « L'Algérie subit le choc de l'Histoire. Un vent d'émancipation vient de se lever à Bandoeng et seule une solution de style tunisien permettra à l'Algérie de trouver son équilibre. »

A nous quatre, nous allons former le noyau du mouvement lycéen qui, à partir de 1957, prendra une grande importance en Algérie. Très vite, le bilan est fait, nos décisions sont prises. La défense de notre avenir français et de notre terre natale passe avant tout : famille, études, loisirs, etc. Des contacts sont très vite noués au niveau de l'ensemble des établissements scolaires d'Alger et de la région algéroise. Une association est créée : l'Association générale des élèves des lycées et collèges d'Algérie (A.G.E.L.C.A.).

Un comité directeur est aussitôt élu au cours d'une assemblée qui se tient, en décembre 1957, dans les locaux de l'A.G.E.A. complaisamment prêtés par nos aînés étudiants. Jacques Roseau en sera le président. Il aura comme vice-président Jean-Pierre Brulard et comme directeur général Vincent. Quant à moi, je dirigerai le secrétariat général. La direction de l'action sociale sera confiée à Djelloul B... (1), un de nos amis musulmans.

Nous sommes tous issus d'un milieu peu fortuné, et n'avons rien à voir avec l'image d'Epinal des pieds-noirs qu'une

(1) Le garçon précité tient à conserver l'anonymat pour des raisons d'actualité et de sécurité.

Roseau/Alpha-Press



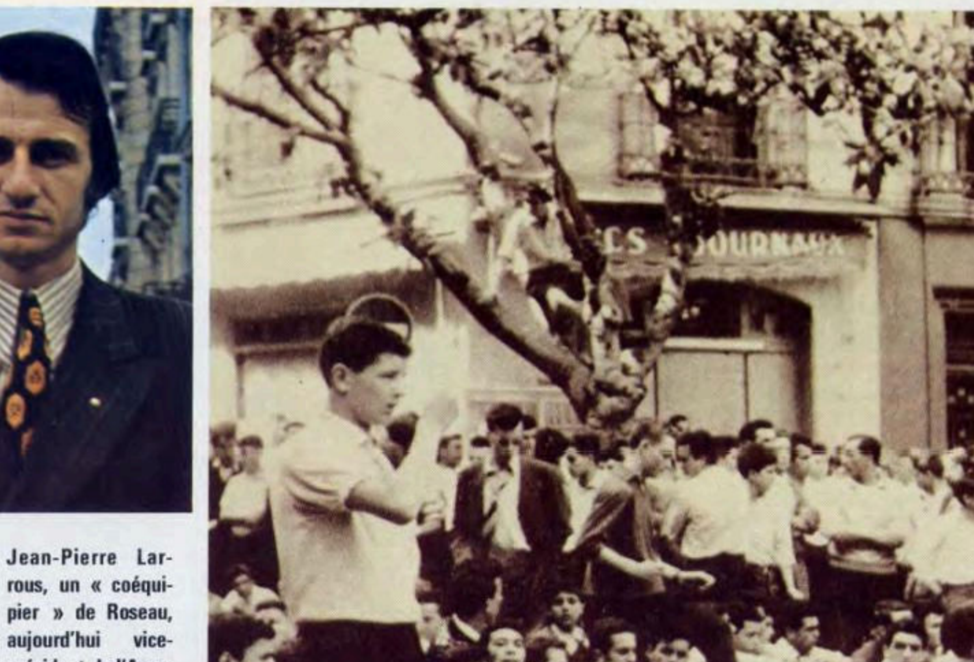

Jacques Roseau, président du mouvement lycéen, qui appuiera fortement Pierre Lagaillarde au moment du 13 Mai. C'est un descendant de pionniers implantés à Novi depuis 1848. Il entre en lice dès 1957. *A droite :* Roseau à Paris, en 1972. Entre autres activités, il dirige l'Association des fils de rapatriés, d'Afrique du Nord.

Alpha-Press

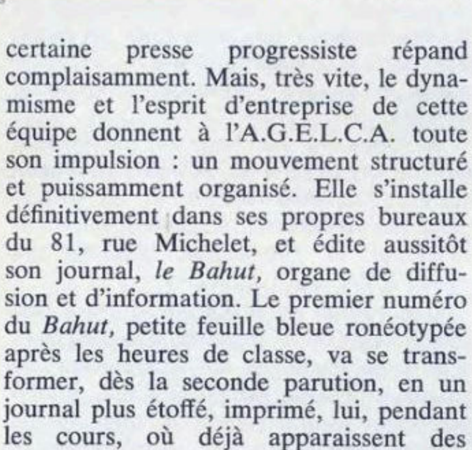


Jean-Pierre Larrous, un « coéquipier » de Roseau, aujourd'hui vice-président de l'Association des fils de rapatriés. *A droite :* en 1958, il était secrétaire général du mouvement lycéen. On le voit, ici, haranguant ses camarades, place Hoche, à Alger. Tout un été, il parcourut la France dans la caravane « Algérie française ».

Alpha-Press

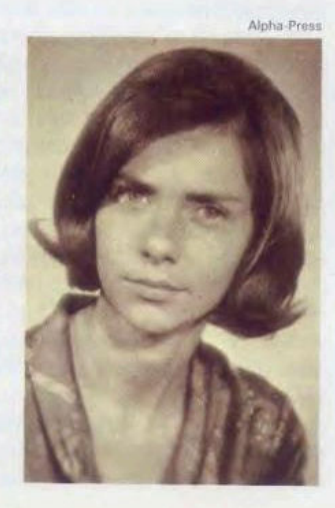


Alpha-Press



certaine presse progressiste répand complaisamment. Mais, très vite, le dynamisme et l'esprit d'entreprise de cette équipe donnent à l'A.G.E.L.C.A. toute son impulsion : un mouvement structuré et puissamment organisé. Elle s'installe définitivement dans ses propres bureaux du 81, rue Michelet, et édite aussitôt son journal, *le Bahut*, organe de diffusion et d'information. Le premier numéro du *Bahut*, petite feuille bleue ronéotypée après les heures de classe, va se transformer, dès la seconde parution, en un journal plus étoffé, imprimé, lui, pendant les cours, où déjà apparaissent des articles de fond et des analyses politiques relatifs aux événements d'Algérie. Parmi les signataires, lycéens et universitaires participent à ce travail, dont les professeurs agrégés Muller, Decrept, Dufourcq, Delivre, qui prêteront, le soir, leur concours à ces jeunes dont ils sont les professeurs dans la journée.

Alpha-Press



Le comité directeur de l'Association générale des élèves des lycées et collèges d'Algérie. *Au centre :* Roseau. *Au dernier rang :* Larrous. *Photo de droite :* responsable A.G.E.L-C.A. du lycée de filles Fromentin, Marie-Claude Roseau, sœur du leader des lycéens. Fromentin était le premier lycée de filles en Algérie. « Pour la justice et l'égalité. »

Les filles aussi...

La charte du mouvement lycéen est définie. Le préambule précise qu'il s'agit de sauvegarder un avenir français dans une Algérie française, mais pas n'importe quelle Algérie française. Les lycéens de l'A.G.E.L.C.A. la veulent juste, fraternelle et préconisent une égalité totale. Ils sont très conscients qu'il y a beaucoup de choses à changer et c'est la raison pour laquelle, à la grande stupeur des éléments réactionnaires d'Algérie, ils rédigent, sous la plume de leur jeune président, leur premier éditorial : « Misons loyalement sur la loi-cadre, mais restons vigilants ». Sont-ils sincères ou simplement astucieux vis-à-vis des pouvoirs publics, qui ne tenteront pas de les « noyauter » et leur permettront de se développer rapidement ? Ils réclament aussi l'égalité politique totale, la disparition des privilèges anachroniques et des droits seigneuriaux européens ou musulmans.

En fait, ils reprennent la plupart des revendications sociales et économiques que défend le F.L.N., à cette différence près qu'ils exigent que tout se déroule dans le cadre de la souveraineté française, et pour ce faire, réclament, sans jamais l'obtenir, la mobilisation générale des Français d'Algérie. Aussi décident-ils de provoquer une mobilisation à l'échelon des lycées et collèges par le biais d'une implantation de responsables militants. Elle concernera les élèves à partir des classes de seconde, première, philo, maths élém, sciences ex, et celles préparatoires aux grandes écoles.

Cette mise en place est facilitée du fait même qu'elle va canaliser une jeunesse angoissée par la recrudescence du terrorisme, tant dans les centres urbains que dans le bled, où les familles des petits colons et des gérants de ferme sont directement au contact du drame algérien. Les lycées Bugeaud, Gautier, Ben-Aknoun, Champ-de-Manœuvre, Ecole industrielle de Belcourt, Guillemin, voient désigner leur représentant, lui-même assisté de deux adjoints à la coordination qui animent un responsable par classe. Les lycées de jeunes filles Delacroix, Fromentin et Lazerge calquent cette structuration. Les proviseurs ▶

départ pour la croisade, dans une vieille Hotchkiss prêtée par l'édit

des lycées concernés recevront la visite d'une délégation du comité directeur de l'A.G.E.L.C.A., qui expliquera les motivations du mouvement.

Les actions de propagande s'intensifient, des affiches couvrent les murs des grandes villes, des tracts d'information sont sans cesse distribués. Toutes ces actions posent un problème de trésorerie, et si les cotisations affluent par milliers, des collectes de fonds deviennent néanmoins nécessaires. Alors, malgré l'insécurité, une décision est prise : des équipes volantes sont aussitôt constituées et vont sillonner — qui à vélomoteur, qui à scooter — pendant les mois suivants les villages et les fermes de la Mitidja, du Sahel, du Chélif, du Titteri et de Kabylie, rendant visite aux particuliers (commerçants, agriculteurs), expliquant l'ensemble de leurs actions et sollicitant une aide. Ainsi découvriront-ils, au fil des jours et des kilomètres, la vie quotidienne de tous ces pauvres gens du bled, tragiquement isolés.



Technor/Bloch-Lainé

Et le bled suit

Au cours d'une de ces randonnées, une équipe dirigée par J.-P. Brulard est mitraillée, sans suite fâcheuse, dans la région d'Ameur-el-Aïn. Contrairement à ce qu'a pu imaginer une fraction de l'opinion en France, la défense de l'Algérie française ne sera pas l'apanage de quelques riches colons. Ces jeunes de l'A.G.E.L.C.A. s'en rendront compte très vite, car ils recevront un meilleur accueil des petits agriculteurs. Nombre d'entre eux leur apporteront un appui désintéressé et total qu'ils n'oublieront jamais : Pierre Vignau, Claude Laquière, Mme veuve Chaix, le colonel Astier, maire de Souma, qui devait être assassiné par le F.L.N., et M. Bernard.

Mais le mouvement s'amplifie. Après Alger, il s'implante dans les villes de l'intérieur. Le lycée Du-Veyrier à Blida, les collèges de Médéa, Orléansville, Tizi-Ouzou, Cherchell se joignent à leur tour au mouvement et élisent leurs délégués.

Au mois de mars 1958, une délégation quitte Alger pour Oran dans des conditions mémorables, entassée dans une vieille Hotchkiss prêtée par l'éditeur du *Bahut,* Georges Lopinto. Les ailes du vénérable véhicule frémissent de drapeaux tricolores, qui susciteront applaudissements et encouragements, au cours de la tournée qui est effectuée auprès des lycées les plus importants d'Algérie. Ces mêmes drapeaux vont, d'ailleurs, provoquer en cours de route, à El-Affroun, à l'entrée de l'Atlas, une mise en garde de la part de l'autorité militaire. Ils pourraient « exciter » l'intérêt d'éléments rebelles.

A Oran, le meeting du mouvement lycéen, organisé à la Maison de l'agriculture, fait salle comble et les principaux établissements, dont les lycées Lamoricière et Hardaillon, adhèrent en masse à l'A.G.E.L.C.A.

Une édition du *Bahut* est aussitôt lancée dans l'Ouest algérien. Parallèlement à la structuration et à l'organisation, les jeunes dirigeants de l'A.G.E.L.C.A. développent et intensifient le domaine de l'action sociale auprès des militaires du contingent blessés au cours d'accrochages avec les rebelles. Des visites hebdomadaires sont organisées dans les hôpitaux. C'est aux lycées de filles Fromentin, Lazerge, Delacroix qu'est confiée cette tâche délicate. Cette mission sera totalement remplie avec dévouement, et les jeunes militaires ne l'oublieront pas. D'ailleurs, les établissements de filles ne sont pas les moins décidés et, sous la responsabilité de Mlles Michèle Valls, M.-Claude Roseau, Hélène Valero, Michèle Carreras, Michèle Arrix, ils joueront un rôle appréciable dans les mois qui suivront.

De surcroît, dans le cadre de son programme d'information, l'A.G.E.L.C.A. assume, au cours des vacances de Pâ-

Alpha-Press



Le Pr Dufourcq. Il enseignait au lycée Bugeaud, le « grand lycée » de garçons d'Alger, le lycée Gautier étant le « petit lycée », rue Hoche. Agrégé d'histoire, le Pr Dufourcq collaborait, comme rédacteur d'articles de fond, au journal *le Bahut,* dirigé par Jacques Roseau. La même ferveur animait lycéens, étudiants et professeurs ; ces derniers prêtaient le soir leur concours aux jeunes.

Alpha-Press

r du journal "le Bahut"

◄ L'A.G.E.L.C.A., avec les moyens du bord et une vieille auto prêtée par l'imprimeur de son journal, *le Bahut*, étend son mouvement à l'Algérie. Tournée dans les fermes, autour de Blida, pour obtenir des subsides *(photo de gauche)*, et propagande dans les lycées.

ques 1958, le voyage en Algérie d'une centaine d'étudiants venus de métropole. Accueillis, hébergés et pilotés à travers toute l'Algérie, ils découvriront sur le terrain que ce qu'ils prenaient pour un problème uniquement politique est en réalité un drame profondément humain. Ce drame, il faut le vivre comme ils l'ont fait pour en saisir toute la dimension.

Mais la préparation même du jour J, que l'on devine de plus en plus proche, préoccupe principalement les membres de l'A.G.E.L.C.A.

Alger fermente, et déjà des antennes de mouvements politiques métropolitains s'implantent. Des manœuvres sont aussitôt entreprises par certaines d'entre elles pour noyauter l'A.G.E.L.C.A., qui évitera ces pièges et conservera son indépendance totale jusqu'à sa dissolution. Son autonomie financière, durement acquise par une prospection systématique, le lui permet d'ailleurs.

Des incidents éclatent à Alger, dont un à Belcourt en avril 1958. Au cours de la vente du *Bahut*, une équipe de l'A.G.E.L.C.A. s'accroche violemment avec des vendeurs du *Courrier de la colère*, qui voulaient les persuader que la seule chance de l'Algérie française était d'appeler le général de Gaulle.

Trop jeunes pour intervenir

L'A.G.E.L.C.A. ne croit pas et ne croira jamais, même dans les plus chaudes heures gaullistes du 13 mai, que le général de Gaulle pouvait sauver leur province. Nous connaissions sur ce point son concept politique, exposé, autrefois, dans le discours de Brazzaville et largement répété depuis à plusieurs hommes politiques ou journalistes.

Avril 1958 arrive déjà. Un comité de vigilance vient d'être créé à Alger, comprenant parmi ses membres le représentant des lycéens, J. Roseau. Le comité se réunit alternativement boulevard Baudin ou au siège des républicains sociaux, rue d'Isly. Des décisions capitales y sont prises : une manifestation de masse est décidée pour le 26 avril. Elle doit être la préfiguration des journées historiques que la France va vivre.

Les lycéens organisent leur propre cortège, dont le point de départ est fixé place Hoche, dans le centre d'Alger. C'est un succès. Ils sont plus de 7 000 à répondre à l'appel des tracts et à descendre l'artère centrale d'Alger, sous les applaudissements émus de leurs pères.

C'est dans le silence le plus impressionnant et avec discipline que cette jeunesse montre sa détermination sous sa banderole déployée.

Dans les jours qui suivent, les réunions du Comité de vigilance se multiplient. Deux tendances s'y affrontent : l'une groupant les gaullistes locaux — ils sont peu nombreux — et ceux parachutés par Paris, animés par l'antenne de Léon Delbecque, et l'autre réunissant les nationaux non gaullistes. L'A.G.E.L.C.A. suit avec inquiétude les manœuvres des premiers et ne peut malheureusement pas intervenir en raison du jeune âge de ses représentants, qui claqueront pourtant la porte des républicains sociaux sous le nez d'un Vinciguerra médusé, quarante-huit heures avant le 13 mai. Nous reviendrons cependant assister aux dernières réunions de mise au point sous les pressions amicales de nos aînés.

Et puis, le dimanche 11 mai au soir, c'est le formidable branle-bas de combat, après une réunion tumultueuse du Comité de vigilance au cours de laquelle René Denis, notable algérois, et Christian Roure, responsable de l'U.N.C.A.F.N., ►

Palumbo

Le lycée de garçons Pasteur, à Oran. Avec son monument aux morts.


Lambert

La cour mauresque, cour intérieure de l'externat Fromentin, à Alger.

ASSOCIATION GENERALE DES ELEVES DES LYCEES ET COLLEGES D'ALGERIE

LE BAHUT

« On ne meurt que si on le veut bien. » (Goethe)

Nous ne mourrons pas !..

La Jeunesse d'Algérie se réveille

Déjà son action se développe en Métropole

POUR QUE VIVE UNE ALGÉRIE FRANÇAISE *grâce à un sang nouveau*

POUR QUE VIVE UNE FRANCE NOUVELLE *grâce à un esprit nouveau*

ENCOURAGEZ La Foi de ces 3.000 jeunes gens et jeunes filles Leur volonté farouche à SAUVEGARDER en ALGERIE UN AVENIR FRANÇAIS envers et contre tous

Lisez, Faites lire "LE BAHUT"

Journal patriotique universitaire

Journal indépendant de tout organisme politique ou gouvernemental

SIÈGE SOCIAL : 81, Rue Michelet - ALGER - Tél. 613-84

Collection Roseau

Le journal *le Bahut*. C'était celui de l'Association générale des élèves des lycées et collèges d'Algérie. Il se voulait indépendant.


Brizemur

Le lycée de jeunes filles d'Oran, proche du palais de justice. Il avait un internat important et très sévère.


Brizemur

Le lycée Ardaillon, à Oran. Indice de fréquentation de l'enseignement secondaire : 32 703 élèves.

nuit du 12 mai : Lagaillarde confie soudain aux lycéens : "demain, je prends le G.G."

ont fait irruption dans la salle de séance et déclaré péremptoirement : « Mardi 13 mai, à 15 heures, l'Algérie doit être paralysée. Au moment même où, à Paris, un nouveau gouvernement va être investi, nous devons couper notre province de la métropole. Les édifices publics — commissariat central, E.G.A., préfecture, radio, etc. — doivent être immédiatement occupés. »

Ça y est ! La dynamique du 13 Mai est en marche. Elle se terminera tragiquement pour les Français d'Algérie.

Mais, dans la nuit du 11 mai, c'est une espérance inouïe qui réunit, chez le colonel Thomazo, Pierre Lagaillarde, Robert Martel, Jacques Roseau, Bernard Thomazo, délégué général du lycée Gautier et moi-même. Nous passons à l'action directe et nous nous retrouverons pour préparer cette immense campagne de propagande qui doit être réalisée dans les vingt-quatre heures.

C'est un véritable défi. Nous le relèverons. Vincent et J.-P. Brulard en seront les artisans pour la campagne tracts et diffusion pour tous les lycées. Moi-même me chargerai, dès la levée du couvre-feu, de sensibiliser les quartiers ouvriers et J. Roseau prendra en main l'opération voiture haut-parleur qui, tout au long de la journée du 13 mai, dès 8 heures du matin, ameutera toute la population du centre et des banlieues, basse Casbah et Clos-Salembier compris.

Un disque, édité ultérieurement par les services de l'information du G.G., reproduira *in extenso* le texte de cet appel :

Français d'Algérie, la grève totale a commencé depuis déjà près d'un quart d'heure. Les magasins sont fermés à 100 %. A la même heure, dans toutes les villes d'Algérie, les rues et les magasins offrent le même spectacle. Français d'Algérie, nous nous retrouverons tous au plateau des Glières pour manifester par milliers contre toute politique d'abandon et contre tout ministre résidant ne représentant pas à Alger un gouverne-



Assémat



P. Dinech

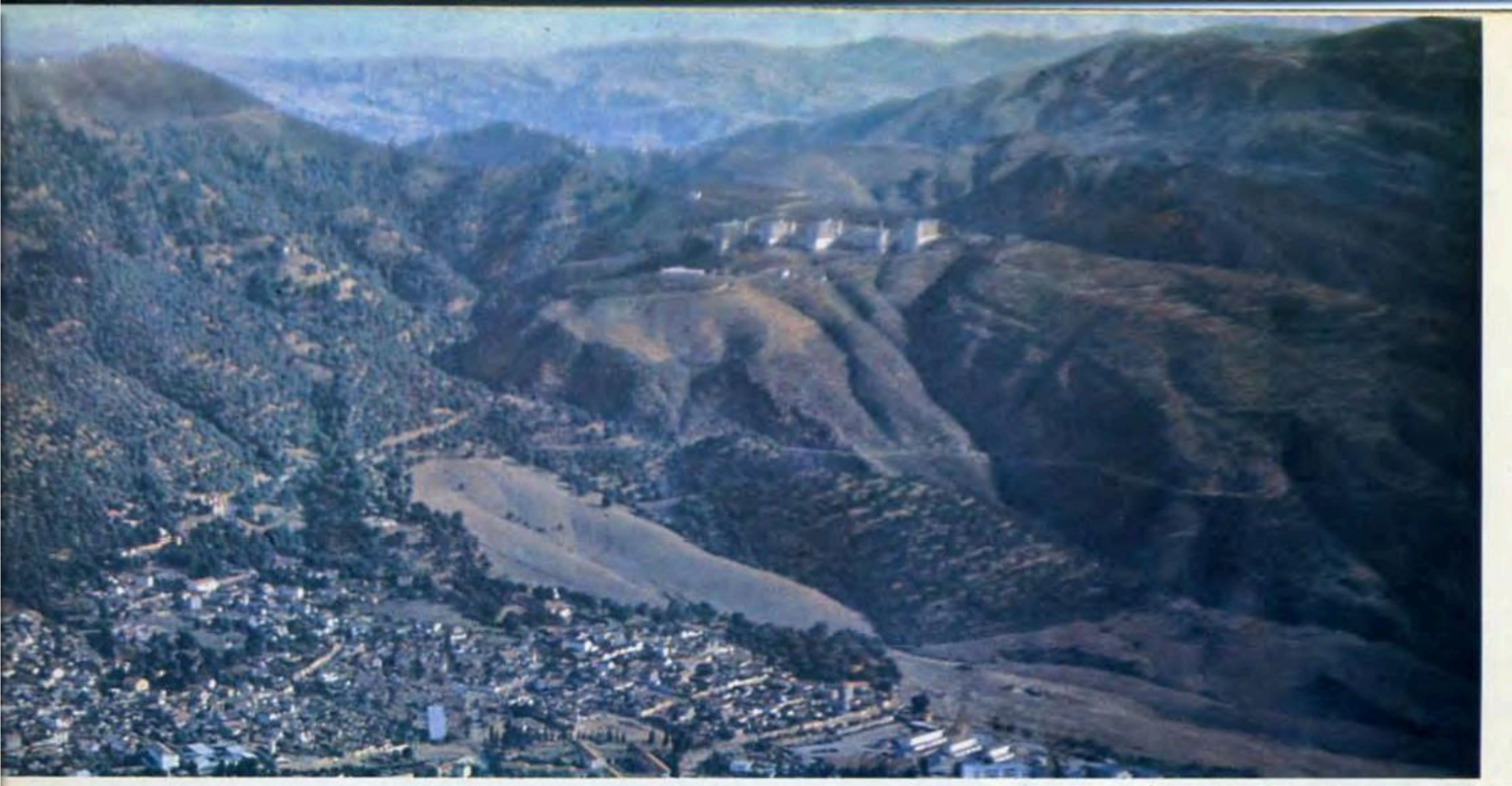
Les sages élèves du lycée Bugeaud, où Camus fit sa philo et dont la distribution des prix avait lieu en présence du gouverneur, devinrent ces manifestants de la rue Michelet qui suivirent Jacques Roseau, puis Pierre Lagaillarde, à l'heure où il fallut se lancer à l'assaut du Gouvernement général. Les temps changeaient en Algérie.



Alpha-Press

Collection Maria Dupont/Édition Combier





Tizi-Ouzou. La caravane de l'A.G.E.L.C.A., qui sillonna l'Algérie, fit halte à Tizi-Ouzou. Au lycée de la capitale de Grande Kabylie, beaucoup de jeunes Kabyles, pour qui le baccalauréat était un passeport.

ment de salut public, seul capable de sauver une Algérie française.

L'A.G.E.L.C.A. participe pleinement au 13 Mai, sans aucune référence à de Gaulle.

Pour l'heure, communiant dans une même ferveur, toute la jeunesse française de l'Algérois et d'Algérie — lycéens, étudiants, employés, ouvriers, agriculteurs — se lève, dans un même élan, pour la sauvegarde de sa patrie.

Brassards tricolores

L'Association générale des élèves des lycées et collèges d'Algérie, après avoir participé et reçu ses consignes du Comité de vigilance, organise son propre cortège dont le point de départ est à nouveau fixé place Hoche, à proximité du lycée Gautier. Les mots d'ordre transmis sont « calme et discipline », car l'objectif à atteindre est important. Il a été défini par les nationaux du Comité des Sept qui se réunit régulièrement en dehors des gaullistes du Comité de vigilance. Il comprend Ortiz, Lagaillarde, Goutallier, le docteur Lefèvre, le colonel Thomazo, Crespin et Martel.

Pierre Lagaillarde nous l'a dit dans la nuit — nous étions, Roseau et moi, en train de ronéotyper les tracts qui seraient distribués quelques heures plus tard : il va prendre le G.G. et compte sur la masse de manœuvre que constituent les lycéens pour le couvrir et l'épauler. Le cortège de l'A.G.E.L.C.A. démarre vers 13 h 15. Il est immense. Aux lycéens se sont spontanément joints les jeunes ouvriers des quartiers périphériques de Belcourt, Champ-de-Manœuvre, Bab-el-Oued et Hussein-Dey, des jeunes gens de l'Algérois, Blida, Boufarik, Aïn-Taya, Fort-de-l'Eau, Cherchell. Ils sont plus de 10 000, peut-être 20 000, leur nombre grossissant au fur et à mesure de leur progression, à déferler rue Michelet.

Le service d'ordre très important de l'A.G.E.L.C.A., reconnaissable à son brassard tricolore, a du mal à contenir quelques éléments qui saccagent le Centre culturel américain, symbole à leurs yeux de la trahison de certains dirigeants américains. Et déjà l'immense banderole de l'A.G.E.L.C.A. sur laquelle on peut lire : UN AVENIR FRANÇAIS ENVERS ET CONTRE TOUS, arrive, précédée de l'Aronde jaune où Jacques Roseau, micro en main, transmet les toutes dernières consignes. Le cortège consolide ses rangs et s'arrête au niveau des facultés, rue Charles-Péguy, afin d'opérer la jonction prévue avec Pierre Lagaillarde et ses étudiants. Une immense ovation salue l'arrivée de Pierre Lagaillarde en tenue opérationnelle de parachutiste, escorté de jeunes musulmans au visage farouche, décorations pendantes, MAT 49 et grenades au côté, qui se place à la tête de la manifestation.

Un vent de révolution souffle sur Alger, une certaine Algérie est en train de disparaître. C'est l'Algérie de la justice et de l'égalité qui va naître dans quelques instants, pensent alors beaucoup de jeunes. H

J.-P. LARROUS

P. Dimech



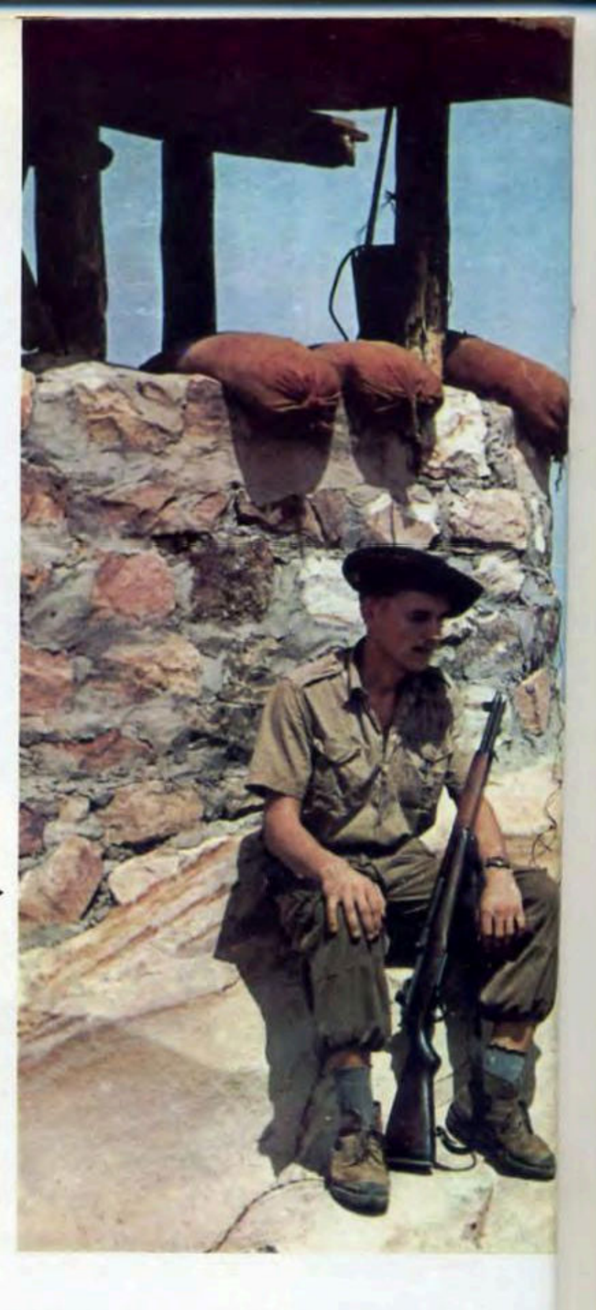
Miliana, autre ville de collèges. Ici, c'est la « pointe des Blagueurs », esplanade dont les platanes avaient été plantés par les colons de 1848 et qui domine toute la plaine du Chélif, où vivaient les parents d'élèves...

LES GAIETÉS DU POSTE-PITON...

Un lieutenant et un sergent de l'U.S. Air Force survivent depuis des mois sur une île déserte du Pacifique : au retour d'un bombardement au-dessus du Japon, leur appareil s'est abattu ; ils sont les seuls rescapés.

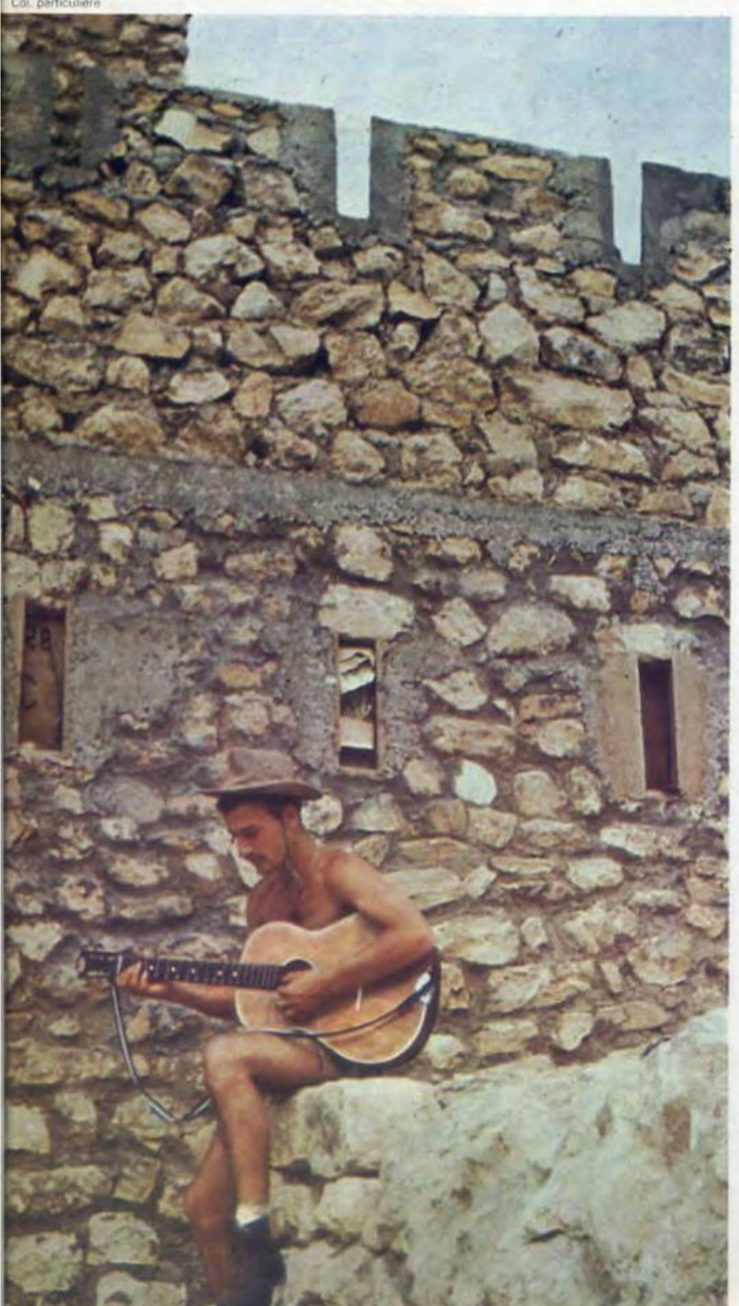
L'officier exige de son subordonné la tenue correcte, le salut, les sonneries réglementaires et le respect de l'horaire militaire. C'est d'une absurdité consommée au milieu de l'océan, sous le ciel vide et si loin des casernes. Et puis le sergent tue l'officier dont la tyrannie devient excessive. Le lieutenant mort, le sergent devient fou.

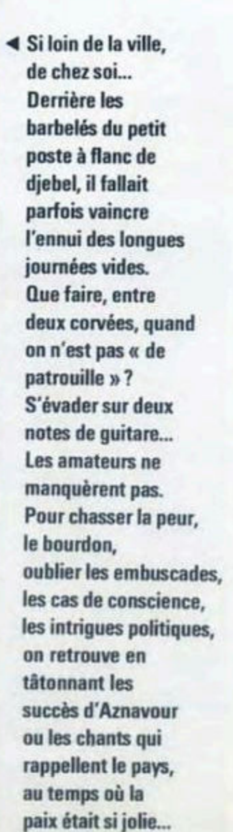
Soyez certain que tout soldat qui a connu la vie de poste a compris : le lieutenant pointilleux comme une vieille fille, c'était la logique occidentale, la civilisation, la vie ! C'étaient des survivances absurdes, des rites sans objet, dépouillés de leur sens par la solitude, mais la vie ! Nous avons connu ça sur nos pitons, en Algérie, et, ce soir-là, devant nos écrans de télévision, nous nous sommes sentis en sympathie avec



Lui, il pitonne ▶ aussi. Cette fois, en Grande Kabylie. La montagne aux chasseurs alpins ! Garder les crêtes et « choufer » dur ! Au-delà, c'est l'insécurité. Tenir la position comme si l'ennemi devait y donner l'assaut.

Col. particulière



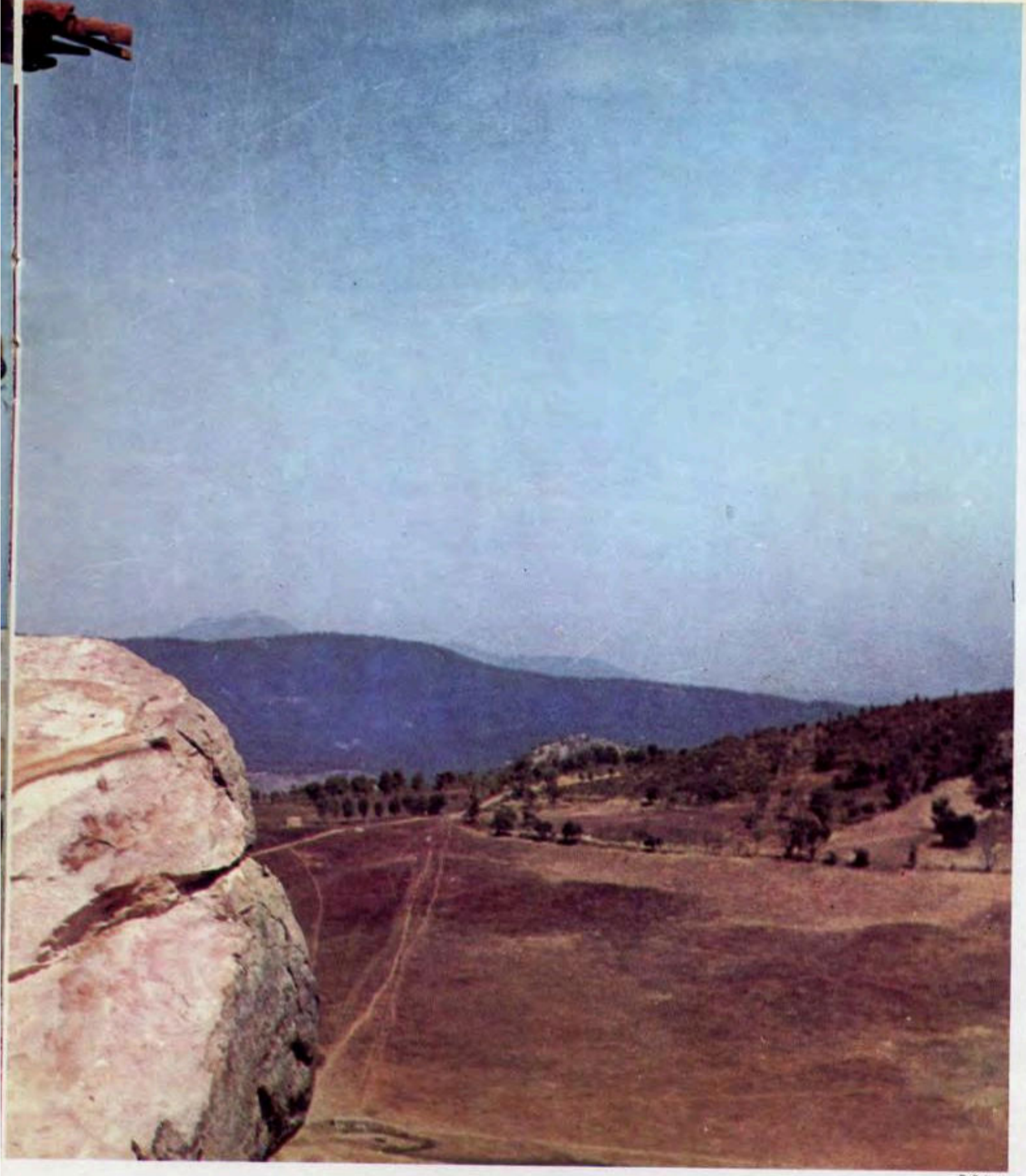


◀ Si loin de la ville, de chez soi... Derrière les barbelés du petit poste à flanc de djebel, il fallait parfois vaincre l'ennui des longues journées vides. Que faire, entre deux corvées, quand on n'est pas « de patrouille » ? S'évader sur deux notes de guitare... Les amateurs ne manquèrent pas. Pour chasser la peur, le bourdon, oublier les embuscades, les cas de conscience, les intrigues politiques, on retrouve en tâtonnant les succès d'Aznavour ou les chants qui rappellent le pays, au temps où la paix était si jolie...

ce brave bougre aux prises avec le cafard et l'absurdité, qui maudit son chef mais ne peut s'en passer.

Les petits postes d'Algérie, il a d'abord fallu les construire, quand la tente ne suffisait plus — ou bien utiliser des édifices existants. De petites équipes de six ou dix hommes ont, dans tout le pays, en un an, aplani le sommet des buttes à la pelle, creusé les fondations jusqu'au roc et ancré là-dessus ces tours grossières aux murailles de fortin. Ils ont monté les remparts de sacs à terre, se sont arraché les mains aux barbelés neufs — sous une chaleur de four ou le corps noué de froid, dans les tempêtes d'automne qui abattaient les murs trop fraîchement cimentés. La fatigue, la soif, la peur nocturne..., beaucoup sont devenus furieux. D'autres se sont suicidés d'une rafale sous le menton. Les bâtisseurs sont repartis aigris pour le reste de leurs jours. Et crevés. Un travail de géant émietté sur des immensités de djebel. Alors sont arrivés les occupants.

On n'est pas délicat dans l'infanterie. Les pauvres gars pas futés qui s'adapteraient mal à cette guerre subtile et à ce crapahut d'enfer constituent l'effectif de



E.C.P.A.

base des tours et des avant-postes. Ainsi que les fortes têtes : consciences indignées et petites frappes. Mise à l'écart, mise en quarantaine, une telle affectation est souvent une mise au rebut. On imagine l'effet bienfaisant de cette cure tant sur les pauvres types que sur les faux durs ou les antimilitaristes jetés pêle-mêle dans ces boîtes exiguës.

Dans les djebels les plus déserts, les plus escarpés, les tours radio, les postes avancés de compagnies, les postes de protection, d'observation, de surveillance se dressent sur des pains de sucre de roc, dans les gorges les plus maudites, au milieu de trois réseaux de barbelés et de cinq lieues de solitude. Dans cette solitude minérale — et pas assez (ou beaucoup trop) végétale — des mouvements furtifs, des coups de lampe nocturnes, des coups de feu inopinés : l'ennemi !

Un convoi va quitter le P.C. de compagnie pour se rendre à son avant-poste, à sa tour radio. On l'a baptisé soit d'après la topographie locale — Sidi-Abdallah —, soit d'un nom bien de chez nous, parfois par dérision — Ménilmontant, Dupleix —, soit d'après son altitude — 844, 1304 — et cette cote toute crue n'est pas de bon augure. Attendez-vous au pire ! La compagnie, c'est déjà bien minuscule, bien perdu en plein bled, au milieu de l'hostilité sournoise d'un paysage calciné. Mais ici, on est soixante, installés en camping retranché, avec des véhicules, un « foyer ». Là-bas !...

La piste qui y conduit est infernale. Elle grimpe à un angle terrifiant — et les camions grignotent la rampe à petits coups, tour de roue par tour de roue, patients (le moteur hurle, le chauffeur, penché en avant, sue), en équilibre sur la tentation vertigineuse de tout lâcher et de repartir à toute allure dans le vide, à reculons. Ou bien elle se plaque à une montagne raide comme un mur et se love de saillie en goulet entre la falaise et le gouffre. Des broussailles au-dessus, inquiétantes, une plate-forme traîtresse sous les roues, trois cents mètres de chute tout prêts qui vous attendent en dessous.

Aujourd'hui, il fait beau

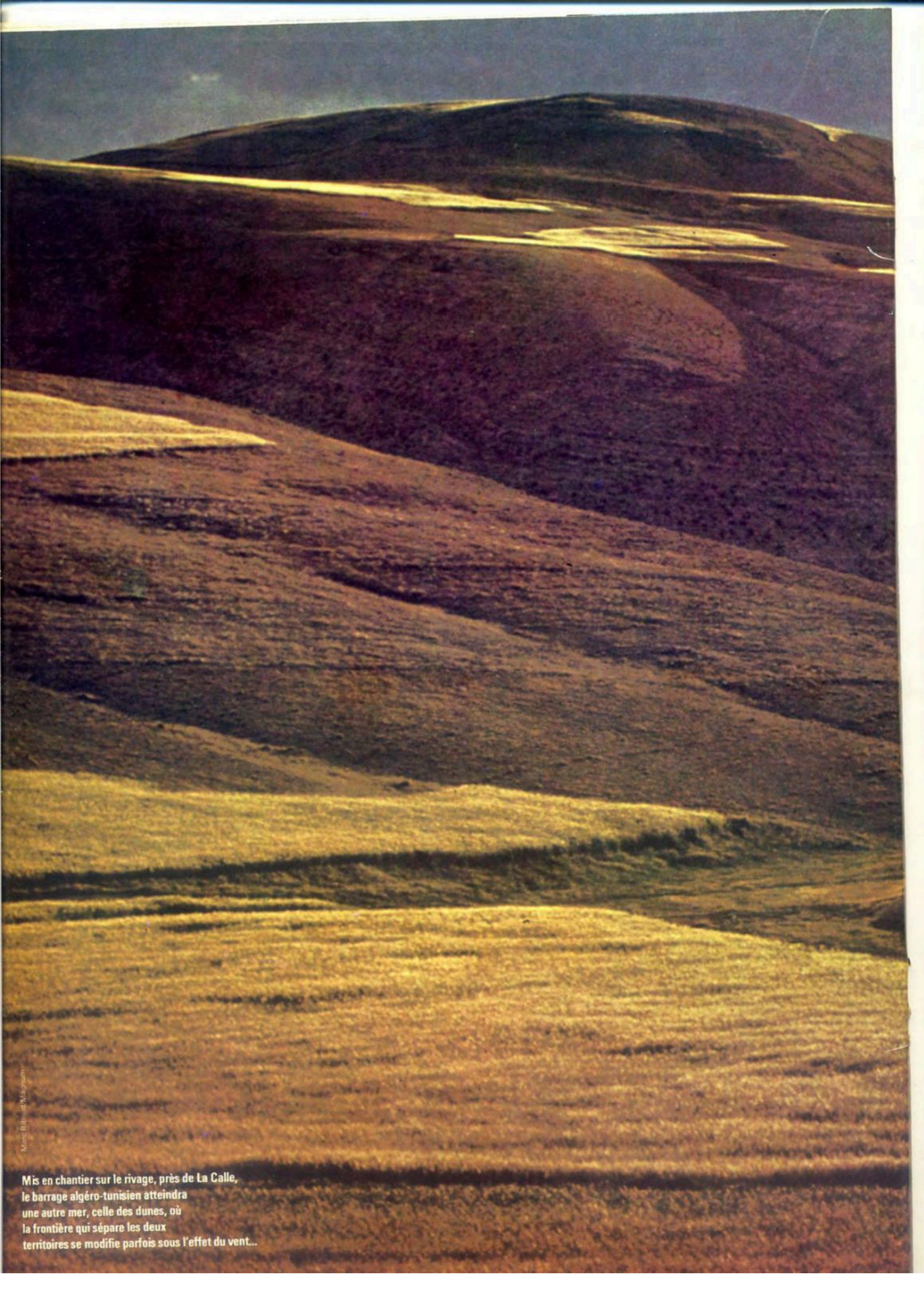
De cigarette en cigarette, le chauffeur ou les copains se chargent de vous mettre en confiance : « C'est là que Popaul s'est cassé la gueule avec un Chevrolet. » « Les fells nous ont foutu une embuscade dans ce virage-là, l'an dernier, et le chef Antoni a morflé en sautant du camion. » « L'obus de 105 piégé, c'était là, dans cette ligne droite... » Avalez donc votre salive. Aujourd'hui, il fait beau et il ne se passera rien. Mon intuition me dit que les flingots dressés entre les genoux devant ces poitrines d'adolescents seront inutiles ce matin. Et c'est comme ça neuf fois sur dix jusqu'au jour où votre intuition se trompe... Ce jour-là, des visages de gosses terrifiés se tordent de douleur dans les débris ensanglantés du camion.

Mais on arrive. Dans le fracas des doubles débrayages et la poussière impalpable soulevée par les roues bloquées au frein, le convoi s'immobilise dans la cour de l'avant-poste. Devant un petit bâtiment rectangulaire et bas sous une terrasse crénelée, barbelée, où veillent, farouches, deux petits troufions, casquette en bataille, MAT sur le ventre, une bousculade homérique soulève la poussière. Des gars indignés escaladent

(Suite page 1456.)

Reynaud

On prend les habitudes du cru. La sieste au pied ▶ d'un arbre, dans un coin du cantonnement. Mais il arrive que le poste soit l'épicentre d'une opération. Alors, branle-bas de combat ! C'est l'événement !



Marc Riboud/Magnum

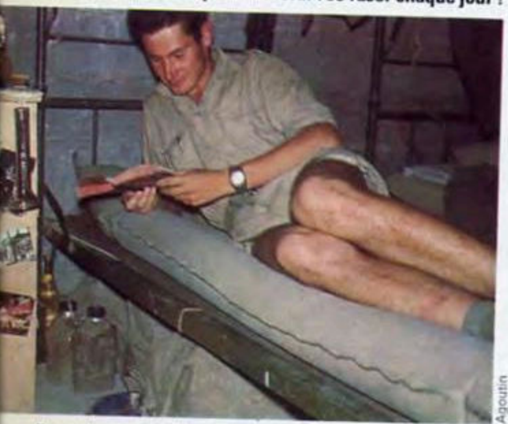
Mis en chantier sur le rivage, près de La Calle, le barrage algéro-tunisien atteindra une autre mer, celle des dunes, où la frontière qui sépare les deux territoires se modifie parfois sous l'effet du vent...



derrière les barbelés : l'ennui ; au-delà, la mort, si on n'y prend garde : de quoi crier "la quille !" tout en tenant nos positions


Discipline salutaire pour le moral : se raser chaque jour !

Reynaud


Dans la cagna, l'heure de la lecture et du transistor.

Agoutin


Pour tuer l'ennui, il y a les cartes, à longueur de soirée !

Berthoud


Départ en opération. Là le temps passe plus vite...

Col. particulière

(*Suite de la page* 1453.)

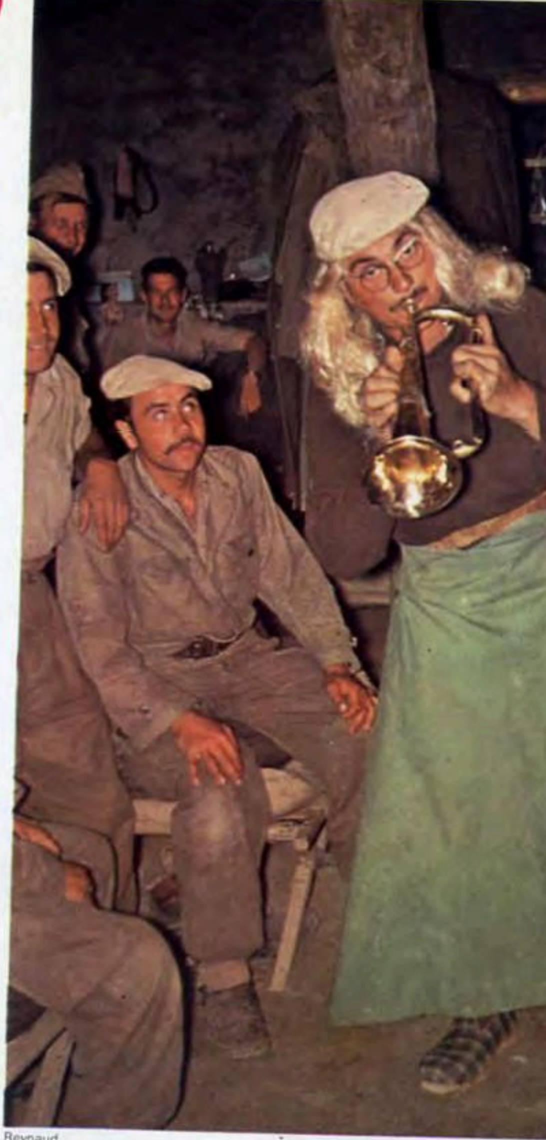
les camions et entreprennent un pillage systématique sous les injures du fourrier et du sergent d'appro. Les soldats d'escorte sautent aussitôt et foncent dans la petite pièce fraîche où on peut engloutir une bière à la course entre les sacs de riz et les caisses de munitions. Le cuistot — gros ventre flasque, bottes et short, tablier bleu en travers du torse nu — ouvre une caisse et soulève avec méfiance les morceaux de viande parachutés, vieux de trois jours... « Encore de la carne, comme d'habitude : la compagnie se sucre et l'avant-poste peut crever... » Un sergent barbu vérifie, au pied du camion, les caisses de grenades, persuadé que la livraison ne correspond pas à la commande. Un caporal à lunettes a empoigné le courrier dans la bousculade et, en zézayant, clame les noms pardessus les têtes nues ou casquées.

Comme des fourmis

Mais la jeep ronfle, le capitaine dresse sa carabine, les lourds camions s'ébranlent dans un ordre rigoureux tandis que les traînards galopent en criant des choses aux copains et se pendent aux ridelles.

Tout ça n'a pas duré deux minutes. En voilà pour dix jours environ. Beaucoup moins en cas de pépin. Vous vous retrouvez paquetage au pied dans une enceinte de barbelés grande comme un terrain de football : « Qu'est-ce qu'on fout là ? — On attend ! — Quoi ? — La quille, pardi ! » On est loin des fanfares mais aussi loin des causes, des cas de conscience des généraux, des intrigues colonelesques, des manœuvres politiques. Aucune chance qu'on parle de vous. En pleine guerre pourtant ! Au front ! Et si loin des hommes et de chez soi !

L'avant-poste abrite une section opérationnelle. Il se cramponne au lieu dit « le Col des Oliviers », à deux kilomètres du sommet d'une butte de 844 mètres. En haut, on a construit en un hiver une tour radio. Une piste muletière et un fil téléphonique relient les deux. Là-haut, sept hommes, ici, vingt-cinq. Aussi loin que la vue puisse porter, aucune présence humaine. Le piton plonge sous le poste dans un oued phénoménal par sa pente et sa profondeur ; tout autour, dix lignes de crête en tous sens, couvertes de broussaille, dix sommets monstrueux qui nous enferment, nous écrasent, êtres dérisoires. L'homme y chemine comme une fourmi, pas plus visible. Notre mission est de surveiller le terrain : à cent mètres, les broussailles et la pente dissimuleraient les évolutions d'une compagnie. La crête la plus proche est à deux kilomètres en tir tendu, plus d'une heure par le fond d'oued, une lieue royale à flanc de pente. Une lenteur de scaphandrier. Une écœurante paralysie, des jambes de plomb comme dans les cauchemars. Le temps lui-même s'arrête. Pendant douze heures, la lumière est d'une force égale, soutenue, les aiguilles de nos montres tournent pour rien : rien n'altère l'immobilité totale des rochers, des buissons. Les heures n'existent plus, et nous grouillons à peine, lents insectes, sur notre gravier perdu. La chaleur nous étouffe, nous colle à notre ombre rabougrie sous nos semelles. Le monde s'est rétréci sous nos pieds aux dimensions d'un jardin desséché.


Reynaud

Mais, avec cette complaisance particulière aux soldats, un ancien se chargera de donner vie en deux phrases à ces géants de pierre. Il connaît la petite piste imperceptible où *ils* passent, le petit oued où *ils* essayaient l'autre jour une arme automatique, la crête d'où *ils* nous observent. Il peut vous montrer la pente où *ils* se postent la nuit pour envoyer des signaux lumineux — et vous la regarderez, incrédule —, il connaît les coor-



Marchadier

A Lamy, juste en face du « bec de canard », c'est-à-dire pratiquement sur la frontière et à un tir de mortier des « fells » installés en Tunisie, la tour de guet domine une salle des fêtes de fortune ! Rondins, tôle ondulée. A vous donner des goûts de « Kermesse aux étoiles », toutes proportions gardées... En tout cas, des souvenirs.

◀ Déjà, à Verdun, pour vaincre l'ennui, on se déguisait en Madelon. Quand la guerre croupit, il faut bien s'inventer des loisirs, non ? Ce n'est pas tout à fait le genre de spectacle auquel Bigeard aurait applaudi. Ni tout à fait le reflet de la guerre d'Algérie. « Mais comment raconter cet ennui qui, hors des journées fébriles, pesait de tout son poids sur le poste ? » Comment avouer sa peur ?



Un jour, à Alger, il y aura des barricades, et ces paras dont on se demandait s'ils étaient là pour garder ou pour attaquer les barricades. Alors, dans les casemates, on joua au 24 janvier ! Quelques caisses, deux chandelles, et l'illusion pouvait fleurir avec beaucoup d'imagination. Le goût des soldats pour les farces et loisirs ! Histoire de tenter d'oublier l'essentiel. ▶

Tremsal

données de la source où *ils* prennent de l'eau. Impavides, les montagnes grillent au soleil et vous allez peut-être demander naïvement si c'est bien vrai — tout est si figé —, comment il le sait, ou encore pourquoi on ne les prend pas. Vous n'êtes pas encore un montagnard, vous ne sentez pas encore le terrain et vous croyez même que les bipèdes attrapent les isards à la course. Votre prochaine patrouille vous expliquera mieux qu'une longue conférence pourquoi votre copain a ri si fort de vos questions. Vous croirez vite à la réalité du danger. Les anciens disent : « Quand tu ne les vois pas, ils te regardent. » Et vous voilà pris dans vos barbelés : au-delà, l'insécurité, le vertige : descente ou escalade exténuante. Ici, l'ennui ; autour, la mort. Quand on ne tourne pas en rond dans la cage on s'époumone en patrouille, tous les sens tendus, cramponnés à la montagne.

Pourtant ce désert vit et nous tenons la position comme si l'ennemi lui donnait l'assaut. Si nous n'étions pas là, ils y seraient et le village fidèle, six kilomètres derrière la butte, serait massacré. On ne nous demande que cette présence menaçante. Et menacée. Un jour, en patrouille, vous franchirez la crête qui surplombe le douar rebelle et vous entendrez ululer le guetteur, juste à temps pour les avertir. Notre petit poste tient en respect ce coin de montagne, par la seule vigilance de ses sentinelles, l'opiniâtreté de ses patrouilles et surtout par occultisme. Cette guerre est un assassinat patient qu'on n'évite que par une prudence inconcevable, qu'on ne réussit que par obstination.

En " choufant dur "

Au retour, j'ai dû subir de longues diatribes contre les appelés : des feignants qui ne prenaient jamais de chargeurs par flemme et qui savaient seulement demander la quille ! Eh bien, nous en prenions, des chargeurs, à l'avant-poste, en surnombre même, et des grenades. Et le dernier des tire-au-cul savait qu'il ne tirerait sa peau de l'affaire qu'en « choufant dur » à la garde et en faisant des patrouilles, même en maugréant. Et nous demandions la quille, c'est vrai. Parce que la Bourgogne, la Combraille, la Picardie, étaient plus douces que l'Algérie en guerre. On n'y crevait pas de chaud, ni de froid, ni d'ennui. Ni de peur d'y crever tout court. Oui, nous avions peur. Mais on avoue son ennui. Pas sa peur. Or la peur, ça s'évoque. Mais comment raconter cet ennui qui, hors des journées fébriles, pesait de tout son poids sur le poste ?

C'était une ancienne maison forestière percée de quatre fenêtres au nord vers la butte, quatre au sud vers la D.Z. et le ravin. De grandes pièces carrelées, sonores, des lits de camp bien faits, alignés, des étagères approximatives bricolées d'un contingent à l'autre et fermées d'un pan d'étoffe criard acheté en ville lors d'un convoi, les paquetages dans un coin ; les armes, les jumelles, les sacs, les casques, les postes radio entortillent leurs bretelles avec les chèches et les ceinturons sur de gros clous fichés au mur jaunâtre... Une hiérarchie scrupuleuse : dans la moitié est, les sous-officiers réguliers, les sergents harkis, le chef de section ; dans la moitié ouest, les harkis dans une chambrée (ici, les armes sont enchaînées par le pontet sur une planche grossière), les réguliers dans une autre. Les hommes sont rasés et correctement ▶

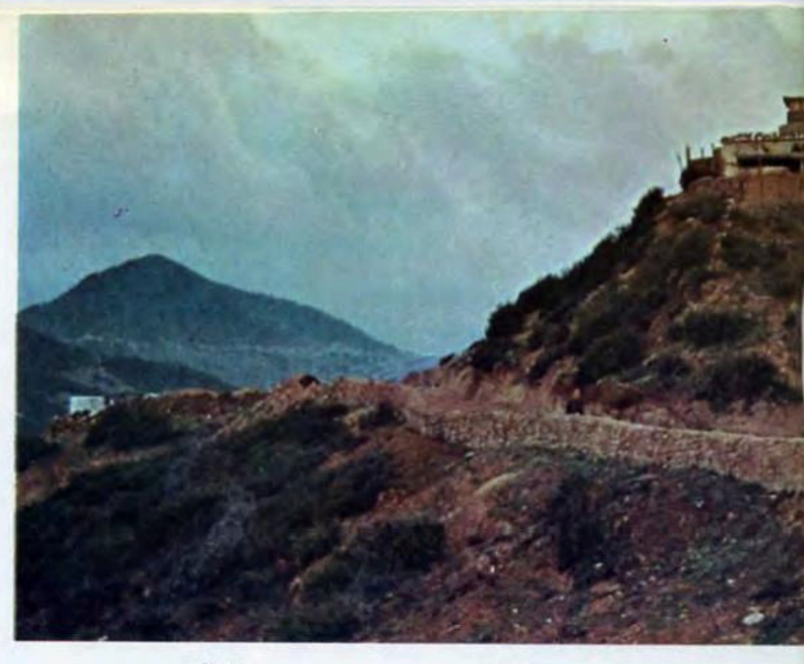
▶ POSTE-PITON...

kermesse héroïque : le poste devient épicentre d'une "opé"



Orsini

◀ Un poste de surveillance de fusiliers marins dans le Sud-Ouest oranais. Dans un paysage rongé par la chaleur, où le soleil écrase jusqu'à l'ombre des pierres, il faut attendre, scruter, ne rien négliger de ce qui peut se produire en face.



Charliat



Toujours des barbelés. ▶ Le poste, cette fois, a pris l'allure d'un bordj. Il annonce largement la couleur. Pour les douars d'alentour, sa présence prouve au moins que le F.L.N. ne tient pas réellement le terrain. Parfois, des gosses viennent se risquer devant la clôture. Ils s'apprivoisent. A moins qu'ils ne cherchent à « choufer ».

Col. particulière

◀ A flanc de djebel, la tour de guet et les véhicules du poste prêts à partir en opération.

Col. particulière

Parfois, ▶ la tour est un pauvre mirador, comme dans les westerns. Avec ses blédards.

P. Roire



Les postes se ▶ suivent et ne se ressemblent jamais. Sinon par leur drapeau et par les barbelés. Solitude, ennui, cafard. C'était souvent le lot des rappelés. Les impératifs d'une guerre sans visage les fixaient là, dans ces paysages désolés, où il ne se passait rien pendant des mois. L'A.L.N. était ailleurs...

sinon uniformément vêtus, aussi loin que possible du blédard farouche et velu des légendes et des romans. Se raser, c'est préserver, même inconsciemment, sa dignité et il nous reste si peu de chose. A chaque bout du rectangle s'ouvre une petite cour : réserve de vivres, munitions, latrines.

On y fait une forte consommation de *Bled 5/5*, le journal officiel qui régulièrement nous apprend que nous vivons ici une expérience virile et sportive, enrichissante et noble. Un numéro nous présenta deux footballeurs professionnels qui « faisaient comme les autres leur service militaire en A.F.N. ». Une photo les montrait en patrouille, l'arme prête, le jarret ferme, le corps souple. Mais leurs P.M. étaient vides de chargeurs et ils portaient sur le ventre des cartouchières de fusil. Cette impudence déclencha un éclat de rire géant dans toute l'Algérie. L'équivalent du *Trait-d'Union* de nos pères dans les stalags. Nous en faisions le même usage.

"Qui s'y frotte s'y pique"

La façade, outre le drapeau qui met sa note vive, porte le nom du poste dont la graphie a mobilisé toute la richesse esthétique des pionniers. Le nôtre lance une devise orgueilleuse, peinte au goudron : « Qui s'y frotte s'y pique ! »

Au pied de la butte, dans un réduit noir de suie, les deux cuistots s'affairent devant leurs feux de bûches autour de deux gamelles en équilibre sur des pierres. C'est que les harkis, civils engagés par contrat mensuel, dépendent d'un contentieux particulier aux supplétifs. Ils ont leur comptabilité et leur cuisinier. Dans cet antre fumeux les fusils des deux gars pendent à un clou, prêts.

A côté de la cuisine, la source, captée à flanc de pente, coule dans une auge de ciment. Une fois par jour, deux copains de la tour radio descendent y remplir leurs jerricans qu'ils ont décrochés du bât des mules. C'est un des très



Col. particulière

◀ Donjon, murette de pierres ; « la guerre qui se subit ». Et autour, des pitons. Ces pitons impassibles d'où peut venir la catastrophe !



Papin

C'est la « fechta », ▶ la fête, comme on dit ici. Malgré les barbelés. Les harkis, ce jour-là, veillent à l'intendance : le méchoui ! Et les gosses rappliquent...

rares événements de la journée. Les deux gars, pendant que leurs bidons se remplissent au tuyau de plomb, nous donnent des nouvelles du monde et de la guerre. Une grande opération dans le carré voisin, avec le total des armes récupérées et le détail des pertes, y compris les nôtres, la visite du commandant au P.C. de compagnie et le camion de la 3e détruit par une mine.

La vie continue, très loin, de l'autre côté de ces murailles silencieuses. Il arrive qu'elle ébranle notre radeau en panne, quelques minutes, quelques heures. Notre section part en opération à bord des G.M.C. venus de la compagnie, un commando démarre de chez nous pour un ratissage, un convoi monte du P.C. avec notre courrier et nos cœurs se serrent d'angoisse car ils oublient souvent — et puis voici les enveloppes des belles filles qui nous attendent peut-être à Cholet, à Argenteuil, à Epinal.

Il arrive même, tant notre position est stratégique, que toute une opération ait son épicentre ici. Hélicoptères hésitants, jeeps, officiers d'humeurs diverses, radios en panique, et les sections plongent en file précipitée ou remontent lourdement. Les blindés, embossés le long de la piste lèvent la trompe et le mortier lourd, amené tout exprès, se met à ébranler le sol et toutes les vitres. Entre ceux qui dorment le long des murs, ceux qui s'équipent, ceux qui rentrent et qui bouffent à l'ombre de la fontaine, ça remue ! La section ne profite pas du spectacle : elle est sur le terrain aussi. Quand elle rentre, ils sont partis. Plus personne, plus rien. Des traces de pneus, des boîtes vides et des souvenirs. Une autre forme de combat commence. L'affût parmi les fauves. Alors, les souvenirs se mettent à enfler. Controverses, paradoxes, polémiques, sarcasmes, puis la légende, l'épopée née par contraste. La guerre qui se raconte au milieu de la guerre qui se subit. On se fabrique du grandiose avec des détails insignifiants parce qu'on s'ennuie à la tonne dans une vie médiocre de captif. Que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ? Et que faire dans un poste avancé sinon parler de cette guerre taciturne ? L'opé, c'est un réservoir inépuisable d'histoires — traces suivies, ennemi frôlé, vu, accroché, incidents divers, drôles ou pénibles : de quoi parler, s'occuper au moins l'esprit. Mais ici, dans cette boîte à chaussures...

Molière ou le Kama-soutra

Quand on s'est levé, rasé, habillé — « Est-ce que je serai vivant, ce soir ? » —, qu'on a bu son jus, salué le drapeau à 7 h 30, avec la section alignée dans la cour, que reste-t-il à faire ? Attendre ! Peut-être la journée va-t-elle s'accélérer en drame ou en kermesse. Il est possible que, cet après-midi, un hélicoptère vous emmène tout saignant vers Alger, que, ce soir, vos copains vous ferment les yeux, rage rentrée, en vous enfilant votre tenue de sortie pour le dernier voyage. On attend cet épilogue dans une journée où il n'arrive rien et où fermente la catastrophe. On peut éplucher les patates, essayer son arme, nettoyer le poste, scier des bûches, rafistoler les barbelés, toutes ces corvées que le chef de section se creuse l'esprit à nous inventer. Elles ne durent guère. On retrouve tout de suite, autour, ces pitons maudits. Et le blasphème vous monte aux lèvres en même temps que l'évidence au cerveau : « Qu'est-ce qu'on fout là ? »

On peut lire Molière, le Kama-soutra, Hadley Chase ou des romans photos, les barbelés sont toujours là et les fellouzes derrière peut-être. On peut écrire chez soi, peindre une pièce de la réserve et y aménager une buvette avec des caisses de munitions vides. Au prochain coup de pinceau, au prochain clou, la pétarade funeste peut se mettre à claquer dans la cour. On peut écouter son transistor où Aznavour, entre deux angines, conseille de boire avec ivresse sa jeunesse, le pays est si loin qu'on n'y retournera jamais. On peut taper la carte jusqu'à la nuit, ou le domino avec les harkis, il ne se passera rien. On triche, l'ennui reste. Ces piètres ruses trompent mal le véritable ennemi : le néant. L'autre, on finit par l'oublier. Et la vie perd son sens, le « moral » lâche. Et dans l'ombre d'un soir... H

J.-P. BRÉSILLON

Marthe



La quille ! la grande, la prodigieuse, la merveilleuse ▶ quille ! Celle qu'on a tant attendue, qu'on a appelée si souvent. Pourtant, ça n'empêchait pas de partir en patrouille et de prendre des chargeurs en « rab » !

7 HOMMES ET UN SERMENT

Le 12 mai 1958, à 13 heures, l'envoyé spécial du *Figaro,* à Alger, câblait à son journal : « Il est probable que demain après-midi, le Gouvernement général sera envahi par la foule. »

Il n'y avait là ni prémonition ni confidence des conjurés. D'ailleurs, la décision de prendre le G.G. n'a été annoncée par Lagaillarde à son groupe, que le 12 mai à 23 heures. Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est Alger. Les musulmans n'y représentent que la toile de fond du décor, pour une figuration attentiste. La ville européenne est à la dimension d'une sous-préfecture, ou d'une principauté italienne du Quattrocento. Sur la scène, les vedettes politiques ne durent que l'espace d'un acte et se succèdent en reprenant à leur compte les 1 500 activistes qui sont le fer de lance des manifestations patriotiques organisées périodiquement au monument aux morts depuis le 6 février 1956 et les 50 spadassins qui opèrent dans l'ombre. De sorte que, séjournant à Alger, on finit par faire le tour des personnages, de leurs tendances, de leurs intentions, de leurs ambitions, de leurs objectifs et du degré de tension dans la ville. On a vite fait aussi de mesurer la capacité du Gouvernement général de faire face à l'agitation, selon qu'il a réussi plus ou moins à obtenir une certaine confiance de la population ou à diviser les leaders.

En fait, depuis le défilé silencieux du 26 avril, les dés sont jetés. Ils le sont en grande partie parce que le régime de la IVe République est tombé en total discrédit dans la métropole. Des anciens cagoulards d'avant guerre aux gaullistes faisant partie intégrante du « système » croulant, des complots s'enchevêtrent depuis des semaines.

L'armée, qui se bat sans discontinuer pour gagner des batailles, contrainte, par la suite, de perdre les guerres, est exaspérée par un régime incapable de définir ses buts, incapable aussi de gagner ces guerres ou d'y mettre un terme.

La crise ministérielle en cours ne va rien résoudre. Ou bien le nouveau cabinet continuera de louvoyer, et il n'aura pas plus de chances de survie que les autres, ou bien il va reprendre les chemins détournés de la négociation avec le F.L.N., et l'agitation à Alger le fera « capoter ». Beaucoup s'apprêtent, à leurs manières respectives, à recueillir la succession du régime moribond. Dans la Ville blanche, rappelons-le, il n'y a plus de représentation parlementaire depuis la dissolution de 1955.

Donc, qui parle, en ce mois de mai 1958, au nom des pieds-noirs ? Ce sont les maires des petites villes, ou des villages, dont les vues ne dépassent pas l'horizon des eucalyptus communaux. En serait-il autrement, ailleurs, après des années de violence et de sang ? Ce sont des étudiants extrémistes aussi, des lycéens tôt mûris par leur drame, de petits commerçants poujadistes, des anciens combattants des dernières guerres.


A.F.P.

Pierre Lagaillarde : du panache.


A.F.P.

Robert Martel : cœur et croix.




Camus/Paris-Match

Bras droit de Martel : Crespin.


Col. Tauran

Lefèvre : un maître, Salazar.

Depuis des semaines sont arrivés à Alger non seulement des émissaires d'extrême droite, qui ont toujours rôdé autour de ce baril de poudre, mais encore des gaullistes, qui agissent, soit pour le compte du groupe parlementaire des républicains sociaux, soit en ordre dispersé. Comme tout le monde est persuadé que le « coup de torchon » passera par l'armée, on essaie de se concilier ses faveurs. Le plus au fait de tous ces conciliabules, c'est le colonel Thomazo. Il joue en quelque sorte les « public relations » du haut commandement d'Alger auprès des activistes. On l'appelle « Nez-de-Cuir », parce qu'au milieu de son visage un triangle de cuir noir dissimule une vieille cicatrice ramenée des combats. Il a donné deux fils à la France. L'un tué en Indochine et l'autre en Algérie. Commandant de surcroît les U.T., il est au contact perma-

Assémat



◄ **Derrière Robert Martel et son adjoint, Crespin, il y a les petits colons de la Mitidja, où essaiment des villages blancs : Chebli, Oued-el-Alleug ou Bouïnan, et des villes opulentes : Boufarik, « perle de la Mitidja », ou Blida, « rose de la Mitidja ». Un lyrisme qui n'exagérait rien. Le 13 mai, toute la Mitidja « descendra » sur Alger...**



Gesgon





Col. Tauran



Dalmas

Keystone

C'est dans une villa située sur les hauteurs d'Alger, à Hydra-Birmandreis, chez le Dr Lefèvre, que les « Sept », Pierre Lagaillarde, Robert Martel, Crespin, le Dr Lefèvre, Roger Goutallier, Jo Ortiz, Me Maurice Baille, ont fait le serment de devancer les gaullistes, en mai.

...tallier : un label, Poujade. Jo Ortiz : anisette et Forum... Me Baille : l'éminence grise...

nent des pieds-noirs et sait plus que ce que tout militaire informé peut savoir.

D'autre part, Jacques Chaban-Delmas, ministre de la Défense nationale, crée, à Alger, une antenne dont il est difficile de savoir si elle est chargée de le renseigner sur l'armée ou si elle est destinée à être le détonateur d'une éventuelle explosion.

A la tête de cette antenne, on le sait, il y a Léon Delbecque, qui appartient au cabinet de Chaban, qui est un ancien résistant, qui a occupé les fonctions de secrétaire général des républicains sociaux du Nord et qui, enfin, a une vieille pratique des foules, car il fut homme de choc des meetings gaullistes. Il est assisté d'un officier parachutiste, le capitaine Jean Pouget, rescapé de Dien Bien Phu, et d'un civil, Guy Ribaud, dont chacun dit, dans les milieux de droite, que c'est « le seul homme capable de penser la révolution vingt-quatre heures sur vingt-quatre ».

Cette troïka a pris contact avec les mouvements et partis algérois pour tenter de les convaincre que le problème algérien passe par de Gaulle. En fait, elle n'a pas convaincu tout le monde, mais comme tout le monde veut surtout « torpiller » le régime, autant tenir l' « antenne » en odeur de sainte alliance.

Le 26 avril au soir, Léon Delbecque, promoteur du Comité de vigilance, responsable de la manifestation, et, finalement, le grand vainqueur de cette journée, pouvait penser que ce Comité de vigilance allait pouvoir lui servir à la fois de paravent et de berceau pour un éventuel Comité de salut public, le moment venu. En fait, déjà se dessinait en silence une opposition sourde à Delbecque et aux gaullistes : celle du « Groupe des Sept ».

Ce « Groupe des Sept » est créé en mars, résultant de la fusion de trois mouvements connus : l'U.F.N.A. (Union des Français d'Afrique du Nord), l'A.G.E.A. (Association générale des étudiants d'Algérie), et l'U.F.F. (Union et fraternité françaises : les poujadistes). Trois sigles qui, réunis, sont les seuls à pouvoir disposer de 3 000 à 4 000 civils armés et encadrés. Leurs chefs sont : Martel et Crespin pour l'U.F.N.A., Pierre Lagaillarde pour les étudiants, le Dr Lefèvre, Roger Goutallier, Joseph Ortiz et Me Maurice Baille pour les poujadistes. Ces sept hommes forment le groupe qui va se réunir le 12 mai à 23 heures, en secret, dans la maison du Dr Lefèvre, à Hydra-Birmandreis, sur les hauteurs d'Alger, pour décider de prendre les gaullistes de vitesse, le lendemain, en lançant leurs troupes à l'assaut du G.G., en s'emparant des bâtiments et en créant un gouvernement révolutionnaire.

Voyons qui ils sont.

Et d'abord Pierre Lagaillarde, à la tête des étudiants depuis novembre. Après que le turbulent Gautrot, son sursis supprimé par Lacoste (qu'il avait conspué), eut été envoyé se calmer dans les djebels. Lagaillarde, lui, en revient.

Un cadet de Gascogne

Il a fait son service comme sous-lieutenant dans les paras. La wilaya 4, Suez, la « bataille d'Alger ». Démobilisé en septembre 1957, le colonel Trinquier lui demande de rester chez les paras. Avec l'insolence et la désinvolture qui le caractérisent, il répond :

— Non ! les paras ont tous les courages physiques, mais pas de courage civique !

Physiquement, Lagaillarde est un cadet de Gascogne. Il en a le panache, la courte barbe, le mufle. Grand, large d'épaules, la voix rauque, le rire rapide, il devient vite très populaire chez les étudiants. Rentré de l'armée, il s'est inscrit à la fac de droit, bien qu'ayant déjà plaidé au barreau de Blida, où son père est juriste et sa mère bâtonnier, la seule femme bâtonnier en Afrique du Nord. Prétexte de cette inscription : faire un doctorat. En réalité, le moment est venu d'agir, de mener les étudiants d'Alger à la bagarre. Ce Gascon de vingt-sept ans, dont les parents sont venus se fixer à Blida en 1932, est totalement irrespectueux des « vieux grenouilleurs politiques » de l'Algérie française et tout aussi méprisant pour les gens du F.L.N. Il n'est pas antigaulliste. Ses parents l'ont élevé dans la légende de l' « Homme du 18-Juin ». Son père s'est engagé aux corps francs d'Afrique, puis, en 1943, a appartenu au cabinet de Queuille, alors président du gouvernement provisoire. Lagaillarde se défend d'être un ultra. Les « petits mecs de l'Otomatic qui font du folklore » l'amusent. Les militaires, il connaît bien, les gaullistes de l'antenne, il s'en méfie. Il a un œil sur Delbecque, un œil sur l'armée et il surveille aussi les anciens combattants. Il n'aime pas les histoires de boy-scouts. Il est pour l'action immédiate, rapide, efficace, qui désarçonne l'adversaire, crée des situations irréversibles. Le 12, il sait qu'il ira jusqu'au bout.

Martel et Crespin représentent les terriens moyens, jeunes, ceux qui ont lâché les armes du corps expéditionnaire d'Italie pour retrouver leur tracteur en Mitidja, tout autour de Chebli, Bouïnan, Boufarik, où Martel rayonne. Ce dernier brandit contre les « bradeurs de l'Algé- ▶

Lagaillarde, Martel, Crespin, Lefebvre, Goutallier et Baille, c

rie », l'étendard des chouans (le Cœur et la Croix), et entraîne derrière lui, dans une atmosphère de croisade toute la Mitidja. Quand Lagaillarde prendra le G.G. à l'abordage, Martel sera à ses côtés, mais soudain, bouleversé par ce qui vient de se passer, il s'effondrera sur une marche du grand escalier, incapable de poursuivre.

Chez les poujadistes, Goutallier, patron du restaurant « le Relais », rue Burdeau, accueillant, bon vivant, toujours la main sur le cœur et le cœur sur la main, Me Baille, inscrit au barreau d'Alger, un avocat assez secret, d'apparence placide, qui, « au milieu des activistes, joue les théoriciens du coup d'Etat » (1).

Il y a encore Jo Ortiz, qui milite dans les rangs poujadistes depuis février 1956, à l'enseigne « Au café du Forum », bistrot dont on dit qu'il servit de base arrière pour entreposer les tomates, le « jour de Guy Mollet ». Enfin, le docteur Lefèvre, un Oranais, adjoint au maire de Birmandreis depuis 1953 et qui est devenu un disciple du papetier de Saint-Céré sans avoir jamais fait de politique auparavant. Comme Goutallier, le Dr Lefèvre est un admirateur de Pétain. Ses lectures de chevet sont Maurras, Salazar, les papes et la doctrine sociale de l'Eglise. Des cheveux poivre et sel, de fines lunettes cerclées d'or, lui donnent l'air d'un « prof » tranquille.

Quand Delbecque, en mars, prévoyant la grande manifestation du 26 avril, fonde le Comité de vigilance pour rassembler tous les mouvements et partis algérois, le « Groupe des Sept », dont nul ne sait encore qu'il existe, y entre avec Lagaillarde et Lefèvre, au nom de leurs associations respectives, l'A.G.E.A. et les poujadistes. Lefèvre explique :

(1) S. et M. Bromberger : *les 13 Complots du 13 Mai.*

« Apparemment, ce Comité de vigilance avait été créé pour suivre de près la situation, afin de mobiliser les foules. Mais, en réalité, chacun cultivait ses arrière-pensées, à l'exception des M.R.P., des radicaux et des indépendants, qui étaient tout à fait en dehors du coup. Delbecque et les républicains sociaux pensaient se servir des forces populaires, qu'ils ne manœuvraient pas eux-mêmes, en manœuvrant les autres membres du comité. Lagaillarde et moi nous observions et essayions de percer les républicains sociaux, sans dévoiler notre jeu. Le colonel Thomazo, lui, essayait de canaliser tout, pour une action de masse, dans la rue, mais sans émeute, afin de justifier une prise du pouvoir par les militaires. »

" Restez avec nous ! "

Le 26 avril au soir, Delbecque, initiateur de la réunion, déclare :

— J'ai maintenant Alger en main !

Mais les « Sept » ont pu dénombrer leurs troupes. Ce sont elles qui forment le gros et le plus déterminé de la foule.

Quant à Lacoste, que Delbecque veut hisser à la tête du coup d'Etat qu'il prépare, il est de plus en plus cerné dans son bureau de la Délégation générale. Alger vit sur les nerfs, et dans ces claires journées d'un été précoce, les rumeurs assourdissent la ville. Les délégations se succèdent à la porte du ministre résidant. Ce dernier apprend que René Coty, après une vaine tentative de Pleven, vient de faire appeler Pierre Pflimlin. Il est évident que le député-maire de Strasbourg va renverser la politique algérienne suivie jusque-là, tenter de renouer les contacts avec le F.L.N. Bref, c'est la fin de tous les efforts accomplis pour amener enfin les pieds-noirs à accepter une politique évolutive en Algérie, tout en maintenant celle-ci dans la France. Lacoste comprend qu'il n'a plus rien à faire à Alger, où tous les mouvements lui sont désormais opposés, et, à Paris, il ne pourra plus se faire entendre du nouveau gouvernement. Il ne lui reste donc qu'à partir, et tout de suite, s'il ne veut pas supporter la responsabilité du « coup de chien » qui ne va pas manquer de se produire dans la Ville blanche.

Le 8 mai, pour la cérémonie des adieux, tous les militaires de l'état-major de la Xe région sont sur le Forum, le général Salan en tête, qui épingle, au revers du ministre résidant, la croix de la valeur militaire. A ce moment-là, dans la foule, une voix crie :

— Restez avec nous !

Lacoste sait bien qui inspire cette voix. Et ce qu'on lui demande, à ciel ouvert, sur le Forum d'Alger, c'est de pren-

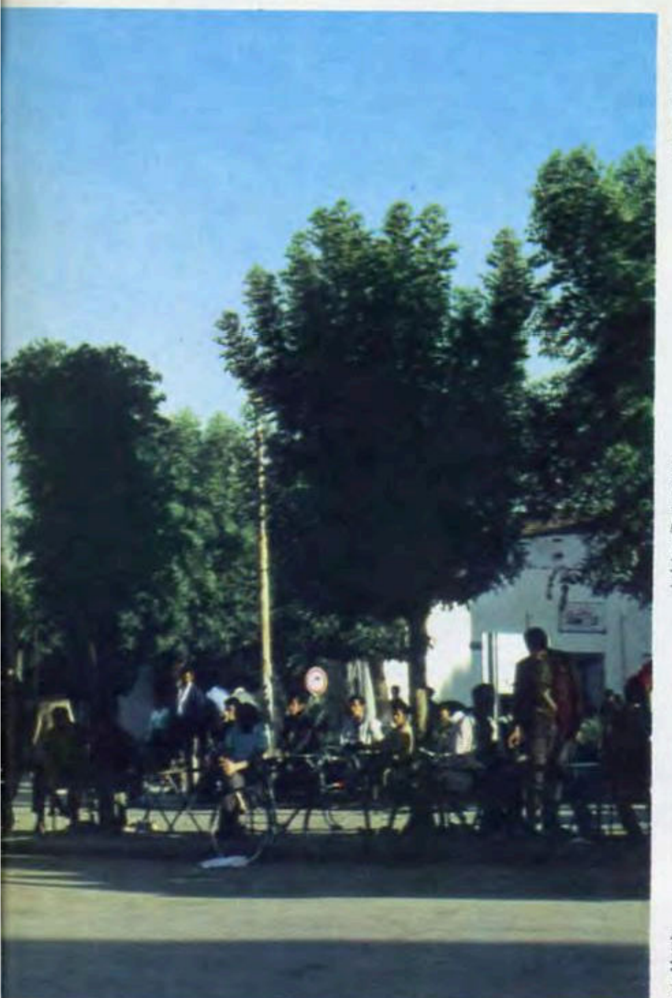

Célerier-Perrin

Et la nouvelle s'abat sur Alger : dans un village pelé de Tunis


E.C.P.A.

◀ Une gerbe au monument aux morts pour les victimes de Souk-el-Arba, et le 13 Mai se déclenche. A gauche de Salan : Arnould, président des anciens combattants.

e nuit du 12 mai, à Hydra...



l-Arba, trois Français prisonniers du F.L.N. ont été fusillés, le 25 avril 1958.



Le sergent J. Richomme, du 23ᵉ R.A.



Le cavalier Feuillebois, 18ᵉ dragons.



Le soldat Decourteix, du 23ᵉ R.A.

A Souk-el-Arba, les trois captifs du F.L.N., après dix-huit mois de détention sans histoire, sont soudain jugés et exécutés, pour « tortures, viols et assassinats ».



L'église de Souk-el-Arba, aujourd'hui déserte et fermée.



Le bâtiment de la garde nationale à Souk-el-Arba.

dre la tête des événements qui se préparent.

Quelques jours auparavant, dans son bureau, il a reçu une délégation du Comité de vigilance, dépêchée pour le sonder. Dans la délégation, entre autres, Arnould, président des anciens combattants, et le Dr Lefèvre, secrètement du « Groupe des Sept ». Ce dernier a posé la question de confiance à Lacoste : s'il se désolidarisait publiquement de son parti, toute l'Algérie se retrouverait derrière lui.

Lacoste avait alors explosé :

— On ne quitte pas son parti comme on quitte un veston !

Sortant de là, Lefèvre avait informé le « Groupe des Sept » de la réponse du ministre. Dès lors, pour eux, les dés étaient jetés, l'insurrection aurait lieu et il ne resterait plus à Lacoste qu'à partir s'il voulait éviter le pire.

Le lendemain, un tract édité par les poujadistes volait dans la ville. Il s'intitulait : « Lacoste ou la baudruche dégonflée », et s'achevait par ces mots : « Monsieur Lacoste, vous n'avez plus rien à faire ici. Foutez le camp ! »

Quand le Comité de vigilance lance son appel au rassemblement populaire pour le 13 mai, le « Groupe des Sept » est persuadé que les gaullistes vont « faire leur coup » dans la nuit du 13 au 14. Que l'équipe Chaban-Delbecque va profiter de cette ambiance d'émeute pour faire alors éclater un putsch Bigeard-Gilles avec l'aide d'unités de parachutistes, tandis qu'à Paris Cogny s'emparera du ministère de la Guerre avec une unité de légion stationnée dans la capitale.

Toujours dans l'esprit du « Groupe des Sept », ce complot-là avait été prévu pour le mois d'août, mais les événements se précipitant en Algérie, ils allaient en tirer parti.

Pour les « Sept », le problème était donc double :

1) Couper l'herbe sous les pieds de Delbecque en le devançant ;

2) Mettre l'armée en position irréversible devant une option.

Ils voulaient créer un « fait révolutionnaire » qui placerait l'armée devant un choix : pactiser avec les insurgés ou leur tirer dessus, ce dont ils doutaient.

C'est ainsi qu'ils décident, dans la nuit du 12 au 13 mai, de lancer leurs 4 000 hommes à l'assaut du G.G.

Le 13 mai, à 12 h 30, les consommateurs de l'Otomatic, regardent, intrigués, la haute silhouette de Lagaillarde dans la foule des Algérois qui rentrent déjeuner. Il a revêtu sa tenue de sous-lieutenant de parachutistes, coiffé le béret amarante et porte ses décorations. Arrivé à hauteur des étudiants et des autres Algérois, qui prennent leur anisette au soleil, à la terrasse de l'Otom' il s'arrête et les regarde, l'air goguenard.

— Qu'est-ce que tu fais en para ? lui demande quelqu'un.

Alors, le président des étudiants regarde ostensiblement sa montre et lance à la cantonade :

— Il est 12 h 30 ! A partir de maintenant, je me considère comme un insurgé !

En fait, pour Lagaillarde et le « Groupe des Sept », l'insurrection avait commencé la nuit précédente, dans une maison d'Hydra, à 23 heures. **H**

Marie ELBE


Camus/Paris-Match


Camus/Paris-Match

ALGER : MISE A MORT

Le *Bal des cinglés, Bonjour tristesse, En effeuillant la marguerite,* avec Brigitte Bardot, *le Dictateur,* ce sont là quelques-uns des films qu'affichent les cinémas d'Alger à la veille du 13 mai 1958. Mais les Algérois boudent les salles obscures. L'ambiance n'est pas aux distractions. Il fait déjà chaud. Comme toujours en Algérie, l'été est arrivé sans prévenir. Le thermomètre politique, lui aussi, monte.

Depuis l'imposante démonstration du 26 avril, répétition générale savamment orchestrée à la fois par les gaullistes de l'antenne algéroise de Chaban-Delmas, le Comité de vigilance des activistes et le Comité d'entente des anciens combattants, sans parler des étudiants ni des lycéens, les Européens sont en état de mobilisation. Au monument aux morts, éclatant de blancheur dans son écrin de verdure, ils ont juré de « répondre chaque fois que, dans des circonstances analogues, un appel serait lancé pour défendre l'Algérie française ».

A Paris, la crise politique empire sans cesse, mettant un peu plus en évidence la faillite du système parlementaire de la IVe République, la fragilité du pouvoir. Pour les pieds-noirs, dont les jugements sont sans nuances, dictés par le cœur plus que par la raison, les « princes qui gouvernent » sont tous des guignols. Par leur hésitation à s'engager à fond en Algérie, la stérilité de leurs combinaisons, la complaisance qu'ils prêtent aux sirènes de la négociation, ils sont plus dangereux que les fellaghas, dont ils font le jeu. C'est une angoisse que ces Européens portent en eux depuis 1954 comme une maladie chronique, avec des hauts et des bas. A la première alerte, le mal se réveille, lancinant, douloureux.

Le pouls de la ville

Dernier en date pressenti pour former le nouveau gouvernement, le Strasbourgeois Pierre Pflimlin n'est pas l'homme qu'il faut pour apaiser la nouvelle vague de colère des Européens. Pour eux, Pflimlin, c'est l'Algérie française bradée au F.L.N. dans un avenir plus ou moins proche. C'est l'abandon de la politique de pacification au profit de la négociation avec les égorgeurs et les poseurs de bombes. Voilà, en tout cas, comment il est présenté à l'opinion publique en Algérie par ceux qui n'ont pas attendu le 5e bureau de l'armée pour découvrir l'action psychologique.

Ces spécialistes de l' « intox », Robert Lacoste les accuse d'avoir fait échouer les tentatives qu'avec le général Salan il avait faites pour obtenir l'annulation de la manifestation du 26 avril. Dans un télégramme secret au président Coty et à Pleven et Bourgès-Maunoury, le ministre résidant affirme que les dirigeants des républicains sociaux et des radicaux n'ont pas voulu laisser aux poujadistes et aux fanatiques « la possibilité d'exploiter à leur profit exclusif les inquiétudes populaires ».

Robert Lacoste est parfaitement renseigné sur l'état d'esprit de la population européenne. Il sait que le pouls d'Alger recommence à battre à une allure folle, proche du point de rupture. Il sait aussi que, dans cette ville magnifique, passionnée et exigeante, tour à tour attachante et déroutante pour le métropolitain qui la découvre, on complote presque ouvertement contre le régime.

A la terrasse de l'Otomatic, la brasserie estudiantine de la rue Michelet, ou



Camus/Paris-Match

◄ 8 mai 1958. Lacoste reçoit, sur le Forum, la croix de la valeur militaire. Accolade de Salan, *Marseillaise*. Dans la foule, des voix lui crient : « Restez avec nous ! » On va lui proposer de prendre la tête du mouvement d'Alger. Mais Lacoste refuse, excédé. Il sait déjà que la grande roue de l'insurrection est en marche et qu'il n'y peut plus rien, sinon partir, en laissant la porte entrouverte...

U "SYSTÈME"

à la Maison des étudiants, boulevard Baudin, le barbu Pierre Lagaillarde, descendant du député qui a donné son nom à cette artère pour avoir, en 1851, à Paris, perdu la vie sur les barricades, chauffe à blanc ses jeunes troupes. Dans les salons des villas d'El-Biar ou d'Hydra — Neuilly et Auteuil pour les Algérois — les conversations sont plus feutrées mais le thème est le même. A Bab-el-Oued, à Belcourt, à Champ-de-Manœuvre, dans ces quartiers qui sont d'étonnants cocktails de Naples, Marseille et Barcelone, on murmure que quelque chose se prépare du côté de chez Ortiz, le cafetier du Forum. On trinque déjà à la liquidation des « pourris ».

Le 6 mai, alors que René Pleven n'avait pas encore cédé la place au M.R.P. Pflimlin, le ministre résidant, dans un second télégramme secret, a informé Paris du « développement de l'atmosphère d'inquiétude qui s'étend sur tout le territoire de l'Algérie ». Il a ajouté cette mise en garde : « Il est plus que jamais nécessaire que notre politique soit clairement définie afin de dissiper les équivoques qui semblent peser sur les intentions de la France. »

C'est dans cette ambiance prérévolutionnaire que le F.L.N. va lancer de l'essence sur le feu qui couve et fournir le plus beau des prétextes à la manifestation du 13 mai, dont le principe et la date ont déjà été arrêtés d'un commun accord par les gaullistes et les activistes. Le tout est de savoir qui coiffera l'autre au poteau : Léon Delbecque et le « para » Jean Pouget pour les gaullistes ; Ortiz, le docteur Lefèvre, Martel et Lagaillarde pour les ultras.

Le 9 mai, un communiqué du Front de libération nationale annonce que, le 25 avril, le sergent Richomme et le soldat Decourteix, du 25e R.A., et le cavalier Feuillebois, du 18e dragons, prisonniers depuis dix-huit mois en Tunisie, ont été jugés et exécutés. Ils étaient accusés de tortures, de viols et d'assassinats dans la mechta de Roum-el-Souk.

L'exécution des trois captifs du F.L.N.

Capturés le 1er novembre 1956, au cours d'une embuscade, les trois militaires français avaient été internés à Souk-el-Arba, dans la caserne de la garde nationale tunisienne. A Noël, ils avaient pu écrire à leur famille une lettre rassurante, visiblement dictée par leurs geôliers.

La nouvelle de cette triple exécution provoque en Algérie, et singulièrement à Alger, une explosion de colère. La mort des trois malheureux métropolitains est ressentie comme une provocation et ce, à l'heure où la peur de l'abandon, de la trahison, prend chaque pied-noir aux tripes. « Voilà le genre ►

Descamps/Paris-Match



Hirou/Holmès-Lebel



Pagès/Paris-Match



Alger. Thermomètre politique en forte hausse. La situation est confuse. *A droite :* l'amiral Auboyneau, commandant la flotte en Méditerranée. Il est gaulliste « sentimental », dit-il. *A gauche, en bas :* le colonel Thomazo, « Nez-de-Cuir ». Blessé à Cassino. Trois fils engagés pour la France en Indochine, puis en Algérie. Deux sont tués. Il règne sur les « territoriaux ». Il est partisan d'un Comité de salut public qui se rangera derrière Jacques Soustelle. *En haut :* Jacques Chevallier, député et maire d'Alger.

Lacoste sourd au chant des sirènes de mai : "on ne quitte pas s



Dimka-Swetchine

◀ **Maison-Blanche, l'aérodrome d'Alger. Robert Lacoste y prend définitivement l'avion pour Paris, le 10 mai. Il part sans tambour ni trompette, mais on espère à Alger, jusqu'au dernier moment, qu'il reviendra sur sa décision. « Si vous partez, dit Massu, il ne restera que l'armée. » « Au point où nous en sommes ! » répond-il.**

d'assassins avec lesquels Pflimlin veut négocier », grognent les Européens, les mâchoires serrées, les poings fermés.

C'est également le 9 mai que le général Salan sort de sa réserve habituelle. Le commandant en chef, qui n'ignore rien lui non plus de tout ce qui se trame à Alger, tient-il à ménager l'avenir ? Quoi qu'il en soit, « le Mandarin », qui se sait mal aimé de la population d'Alger, prend une position politique qui contraste avec sa réputation de prudence. Après en avoir pesé chaque terme avec le général Jouhaud et l'amiral Auboyneau, il adresse ce long télégramme au général Ely, chef d'état-major général :

La crise actuelle montre que les partis politiques sont profondément divisés sur la question algérienne. La presse laisse penser que l'abandon de l'Algérie serait envisagé par le processus diplomatique qui commencerait par des négociations en vue d'un « cessez-le-feu ». Je me permets de vous rappeler mon entretien avec M. Pleven, au cours duquel j'ai indiqué de façon formelle que les seules chances d'un cessez-le-feu ne pouvaient être autres que celles-ci : « La France, confirmant son appel au cessez-le-feu, invite les rebelles en Algérie à remettre aussitôt leurs armes et leur garantit, avec une large amnistie, leur retour au sein de la communauté franco-musulmane rénovée. »

L'armée, en Algérie, est troublée par le sentiment de sa responsabilité :

1) *A l'égard des hommes qui combattent et qui risquent un sacrifice inutile si la représentation nationale n'est pas décidée à maintenir l'Algérie française, comme le préambule de la loi-cadre le stipule ;*

2) *A l'égard de la population française de l'intérieur qui se sent abandonnée et des Français musulmans qui, chaque jour plus nombreux, ont redonné leur confiance à la France, confiants dans nos promesses réitérées de ne jamais les abandonner.*

L'armée française, d'une façon unanime, sentirait comme un outrage l'abandon de ce patrimoine. On ne saurait préjuger sa réaction de désespoir.

Et pour mieux se faire comprendre Salan termine par cet appel :

Je vous demande de bien vouloir appeler l'attention du président de la République sur notre angoisse, que seul un gouvernement fermement décidé à maintenir notre drapeau en Algérie peut effacer.

Le 10 mai, Robert Lacoste quitte Alger. Officiellement son mandat n'est pas terminé mais il sait qu'il ne sera pas renouvelé. Le conseil national du parti socialiste a refusé, en effet, de participer au gouvernement de Pierre Pflimlin. C'est lui qui a décidé de « prendre du champ ». Son souci est d'échapper aux trop nombreuses sollicitations dont il est l'objet directement ou indirectement. Il a en mémoire ces propos que lui a tenus le colonel Thomazo, « Nez-de-Cuir », à l'issue de la cérémonie du 8 mai au cours de laquelle Salan l'a décoré de la croix de la valeur militaire :

« Lâchez tout. Quittez le parti socialiste. On vous aime, ici, on vous comprend. Dites à ce pouvoir qui n'en est plus un que vous voulez rester. Et que seul un gouvernement de salut public

Dorveaux

Dans la ville éclatante sous le soleil de mai, les ▶ événements se précipitent. Les militaires font ouvertement pression sur le gouvernement, dans un télégramme, parti le 9 mai. Le 11, *l'Écho d'Alger* lance un appel à de Gaulle. Les complots courent contre la montre. Le 12, c'est le serment des « Sept ».

...ti comme un veston !"



Lacoste, dans l'avion qui le ramène à Paris, « pique un ▶ somme ». A moins que, yeux clos, il ne fasse le bilan de son passage en Algérie. Il part persuadé, et beaucoup en conviendront avec lui, que seule la loi-cadre pouvait résoudre le problème algérien. Mais il est amer. Et déchiré, comme ses prédécesseurs au Gouvernement général.

Le Tellier/Paris-Match

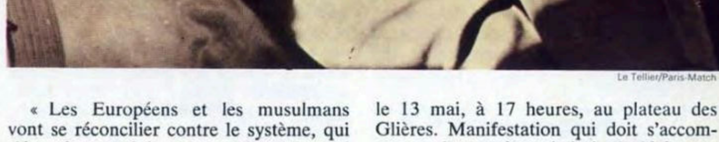
nous sauvera. Alors, nous pourrons faire de grandes choses. Et vous resterez à notre tête. Vous nous aiderez de vos conseils. »

Et Lacoste, sensible d'autre part aux acclamations des Algérois, si différents à son égard de ce qu'ils avaient été, le 11 novembre 1957, sur ce même plateau des Glières, n'avait rien répondu au colonel Thomazo.

Massu à Lacoste : « Restez ! »

Le lendemain, le grand Alain de Sérigny, toujours aussi excité, l'avait presque supplié d'écrire pour son quotidien, *l'Echo d'Alger,* un « papier » appelant de Gaulle au secours de la France et de l'Algérie. Cette fois, le ministre résidant avait dit oui. Puis, mesurant les effets d'un divorce avec la grande famille socialiste, il s'était récusé.

De son côté, le préfet Chaussade, secrétaire général du Gouvernement général, a été « sondé » par le commandant Pouget, l'un des gaullistes de l'antenne de Chaban-Delmas.





« Les Européens et les musulmans vont se réconcilier contre le système, qui s'écroulera », lui a annoncé ce rescapé de Dien Bien Phu, avant d'ajouter :

« Vous devriez, vous, les civils de l'équipe de Lacoste, démissionner en bloc. »

Ce 10 mai, même le général Massu, le vainqueur de la « bataille d'Alger », l'idole des Algérois, essaie de retenir Lacoste. A l'aérodrome de Maison-Blanche, où il l'a accompagné, il déclare au ministre :

— Restez. Si vous partez, il n'y a plus de pouvoir politique. Plus rien que l'armée.

— Au point où nous en sommes, n'est-ce pas suffisant ? réplique Lacoste.

Moins d'une heure auparavant, en prenant congé des membres de son cabinet, il leur a déclaré :

« Surtout évitez la violence. Vous voulez un gouvernement de salut public ? Je transmettrai votre désir au président de la République. »

Puis il a pris sa dernière mesure : l'interdiction de la manifestation projetée le 13 mai, à 17 heures, au plateau des Glières. Manifestation qui doit s'accompagner d'une grève générale de 13 heures à 20 heures.

Interdiction de pure forme. Lacoste en a été conscient. Les dés sont jetés des deux côtés de la Méditerranée. Du reste, comment pourrait-on interdire aux Européens de se rassembler à 17 heures alors qu'une heure plus tard une cérémonie officielle doit se dérouler au monument aux morts, en présence du général Salan, à la mémoire des trois militaires fusillés par le F.L.N. ?...

Sérigny : « Parlez, mon général, parlez vite ! »

Pratiquement, tout est donc prêt à Alger dès le 10 mai. Le 11, dans *TAM-Dimanche,* le supplément dominical de *l'Echo d'Alger,* Alain de Sérigny publie l'éditorial que Robert Lacoste a refusé d'écrire. Il l'a intitulé : « Parlez, mon général. Parlez vite ! » Cet appel à de Gaulle, signé d'un ancien pétainiste, c'est ▶

Trop tard ! à Alger et à Paris, l'heure H ne sonnait déjà plus pour le même objectif

le ralliement au gaullisme de la tendance la plus dure des mouvements nationaux européens d'Algérie, des représentants du patronat et de l'agriculture.

Voilà qui sert admirablement le plan établi à Alger par Léon Delbecque, que secondent efficacement Jean Pouget, Guy Ribaud et, depuis peu, Lucien Neuwirth, un officier de réserve qui accomplit une période militaire en Algérie. C'est son vieil ami Delbecque qui l'a fait affecter à l'antenne de la Défense nationale.

A Paris, cependant, Jacques Soustelle, pressé par ses amis, se fait tirer l'oreille pour lancer le même appel à de Gaulle, mais du balcon du G.G. L'ancien gouverneur général de l'Algérie sait que l'ermite de Colombey ne voudra pas d'un pouvoir qui ne lui sera pas remis officiellement, dans le cadre de la légalité la plus stricte. Léon Delbecque, qui est intervenu personnellement pour décider Jacques Soustelle, craint d'être pris de vitesse, le 13 mai, par le « Groupe des Sept » dont les objectifs sont différents. Pour Lagaillarde, Ortiz, Lefèvre, Goutallier, Martel, Crespin et Baille, il s'agit également de prendre le pouvoir à Alger, mais c'est pour le remettre à l'armée en la personne du général Salan.

Au cours d'une réunion, Pierre Lagaillarde a, du reste, parfaitement résumé sa stratégie :

« On prend le G.G. d'assaut. On fout tout en l'air. Et là, l'armée est obligée d'intervenir. Ce n'est pas Salan qui prend le pouvoir, c'est nous qui le lui remettons. »

Teitgen tire la sonnette d'alarme

Le colonel Thomazo, qui s'est rallié à Delbecque, a alors expliqué que le plan prévoit qu'à l'issue de la manifestation, et avec l'aide de l'armée, le Comité de vigilance doit se transformer en Comité de salut public et se ranger derrière Jacques Soustelle. Cette idée est loin d'avoir séduit en particulier le docteur Lefèvre, pour qui Soustelle restera toujours un homme de gauche.

A peu de chose près, c'est le plan du « Groupe des Sept » tel que l'a exposé sommairement Lagaillarde qui est rapporté par un informateur dans les milieux activistes à Paul Teitgen, secrétaire général de la préfecture d'Alger. Ce haut fonctionnaire a déjà fait parler de lui en s'élevant contre les méthodes employées par les parachutistes lors de la « bataille d'Alger » et les abus des assignations à résidence.

Grâce à cette « fuite », il connaît le déroulement de la manifestation du 13 mai et son prolongement. Le Gouvernement général investi après que les paras de Godard et de Trinquier auront fait mine de contenir la foule, Alger demande à la France un gouvernement de salut public et constitue son propre Comité de salut public. C'est pratiquement la dissidence de l'Algérie, le coup de force contre Paris.

Mais il est peut-être encore temps de sauver la IVe République. Paul Teitgen le pense, en tout cas, en s'envolant pour la capitale. A Paris, il tire la sonnette d'alarme dans tous les cabinets ministériels. Il se rend alors compte que les milieux politiques se préoccupent moins de ce qui se prépare à Alger que du prochain vote d'investiture du gouvernement de Pierre Pflimlin. Décidément, le jeu parlementaire l'emporte sur tout le reste. On en est encore aux intrigues, aux alliances, aux dosages, aux déjeuners diplomatiques alors que la fronde menace de tout balayer dans les quarante-huit heures.

La brèche ouverte aux gaullistes

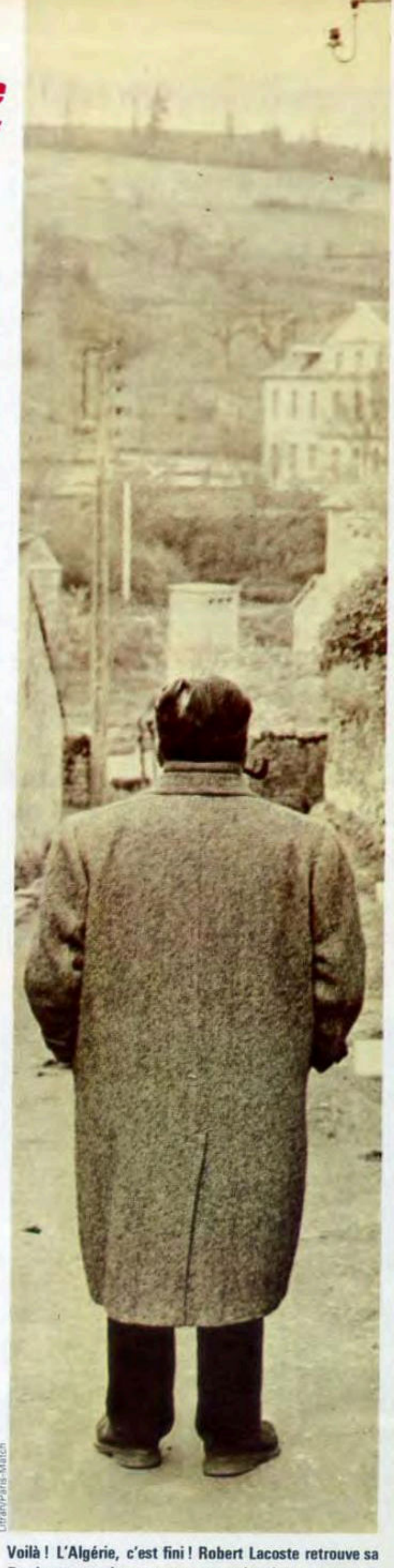
A tous ses interlocuteurs, Paul Teitgen fait part du plan du « Groupe des Sept » comme du projet des gaullistes de choc. Partout, il ne recueille qu'une indifférence polie ou des aveux d'impuissance. Pourtant, dans le même temps, la police surveille étroitement les allées et venues des personnalités civiles et militaires connues pour leurs sentiments « Algérie française ». Certaines de ces personnalités, et non des moindres, sont en liaison permanente avec les mouvements algérois. Pour déjouer les écoutes téléphoniques, elles ont pris des noms de code. Elles vivent dans une semi-clandestinité en attendant le jour J.

Ecœuré, Paul Teitgen regagne Alger le 12 mai. Le 13 au matin, il tente une ultime démarche pour se faire entendre à Paris par le canal du consulat général des Etats-Unis à Alger. Au consul Johnson, qui est sur le point d'occuper un nouveau poste à Washington, il révèle la conjuration et lui dit :

« Demandez au département d'Etat d'alerter le Quai d'Orsay. Les services américains auront sans doute plus d'influence qu'un simple sous-préfet. »

C'est effectivement ce qui se passera. Mais il sera trop tard. En enfonçant les grilles du Gouvernement général, le camion de Pierre Lagaillarde renversera la IVe République. La brèche sera ouverte aux gaullistes. H

Francis ATTARD



Litran/Paris-Match

Voilà ! L'Algérie, c'est fini ! Robert Lacoste retrouve sa Dordogne, sa pipe et ses promenades dans un paysage qu'il avait un peu délaissé. A la semelle de ses souliers, il a emporté l'Algérie. 1958. Là-bas, les grandes messes tricolores vont commencer, célébrant de Gaulle !

HISTORIA
magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : ***Maurice Dumoncel***
Directeur des périodiques : ***Georges Mazoyer***

Directeur : ***Yves Courrière***	Dessinateur : ***John Batchelor***
Conseiller auprès de la Direction : ***Général Beaufre***	Fabrication : ***Roger Brimeur***
Rédacteur en chef : ***Jean Fontugne***	Secrétariat de la rédaction : ***Brigitte Le Pelley Fonteny***
Adjoints : ***Jacques Kohlmann***, ***Marie Elbe***	Adjoint : ***Charles Meyer***
Chef service photo : ***François Wittmann***	Directeur de la promotion : ***Jacques Jourquin***
Directeur des publications Historia : ***Christian Melchior-Bonnet***	Assistantes : ***Chantal de Pinsun***, ***Françoise Rose***
Administration : ***Christian Clerc***	Relations publiques : ***Claude Bénédick***
Maquettiste : ***Edmond Fréson***	Abonnements : ***Jean-Loup Pellé***

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
Avril 1958 *(suite)*

AMÉRIQUE

2 : Eisenhower annonce que les États-Unis poursuivront leurs expériences nucléaires.
9 : intensification des activités des guérilleros cubains. Attentats à La Havane.
16 : Washington annonce la livraison d'armes balistiques aux pays de l'O.T.A.N.
28 : manifestations violentes contre la venue de Nixon à Montevideo.
29 : constitution d'un gouvernement Frondizi en Argentine.
29 : résolution américaine pour un système d'inspection international de l'Arctique devant le Conseil de sécurité.

ASIE

7 : signature d'une déclaration commune sino-roumaine.
10 : bombardement du territoire d'Oman par l'artillerie britannique.
18 : Gaston Monnerville reçu par l'empereur du Japon.
25 : achèvement de la première phase de l'évacuation des volontaires chinois en Corée du Nord.
28 : des renforts britanniques arrivent à Aden.

EUROPE

2-9 : visite de Khrouchtchev en Hongrie.
2 : dissolution du Parlement grec.
4 : Khrouchtchev demande de nouveau un arrêt des expériences nucléaires et accepte un contrôle international.
4 : crise au sein du parti communiste hollandais.
7 : manifestations antibritanniques à Malte.
14 : l'Allemagne fédérale se déclare prête à financer certains projets industriels égyptiens.
15 : réunion des ministres de la Défense à l'O.T.A.N.
16 : rencontre Macmillan-Adenauer à Londres.
17 : le roi Baudouin inaugure l'exposition internationale de Bruxelles.
18 : plainte de l'U.R.S.S. au Conseil de sécurité contre les vols d'appareils américains porteurs de bombes atomiques et thermonucléaires.
19 : réélection du maréchal Tito à la présidence de la République yougoslave.
19 : accord commercial entre la France et l'Allemagne de l'Est.
21 : grèves en Italie.
22 : ouverture du VIIe congrès de la ligue des communistes de Yougoslavie, boycotté par les Soviétiques.
22 : démission du gouvernement travailliste de Malte.
24 : dissolution du Parlement de Rhodésie du Sud.
25 : signature d'accords commerciaux et consulaires entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne fédérale.
25 : chute du gouvernement Erlander en Suède.
28 : explosion d'un engin nucléaire britannique dans le Pacifique.
28 : dissolution de la Chambre basse suédoise.
29 : Nasser et une importante délégation égyptienne en visite à Moscou.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO



L'INQUIETUDE DES ANCIENS COMBATTANTS

Sommaire

• Les derniers soubresauts
Le gouvernement Gaillard est renversé. Malgré la « montée des périls », personne ne s'émeut de cette crise, la vingtième depuis 1946. Alger réclame un « gouvernement de salut public », l'armée « sentirait comme un outrage l'abandon d'un patrimoine national ». On craint un « Dien Bien Phu diplomatique » et on tâte déjà le terrain du côté de Colombey...

• Alain de Sérigny
Le portrait d'un homme qui « fait » la politique de l'Algérie depuis 1945. Comment cet « élément catalyseur » de la grogne des pieds-noirs fut-il amené à se rallier à la politique d'intégration et, quoique pétainiste fervent, à lancer un « Appel » au général de Gaulle ?

• Les anciens combattants
Grand manieur de foules, organisateur de manifestations spectaculaires, le Comité d'entente et d'action des anciens combattants, né du vide politique, structure l'Algérie. Un seul objectif : la défense du sort des Européens d'Algérie et celle des musulmans fidèles. Son action déconcerte le F.L.N.

• « Toubib chef » à Tigzirt
Les expériences d'un médecin qui participe à toutes les opérations dans la montagne, où la mort est partout, pour sauver aussi bien les soldats que les civils, dans les circonstances les plus imprévues.

• L'armée à la veille du 13 Mai
Le dialogue entre l'armée et la communauté européenne atteint ce point, sans doute unique, où les vœux de l'une coïncident exactement avec les espérances de l'autre. Mais c'est à Paris que se joue l'issue du conflit...

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 3e trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 245 - 18 septembre 1972.

HISTORIA
magazine

MM. Gaillard et Pineau n'ayant pas convaincu l'Assemblée nationale

L'ÉCHO D'ALGER

Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord — Trois éditions quotidiennes —
Directeur général : Alain de SERIGNY
20 francs : En métropole : 25 FRANCS
29, rue de la Liberté
Téléphone : 373-80 à 85
Mercredi 16 Avril 1958

LE GOUVERNEMENT EST BATTU PAR 321 VOIX CONTRE 255 SUR SA POLITIQUE TUNISIENNE ET LA CRISE EST OUVERTE

Une importante partie des nationaux a refusé sa caution *à la poursuite d'une politique d'abandon*



TELEPHOTO ASSOCIATED PRESS ECHO D'ALGER

MM. Soustelle et Pierre André ont efficacement contribué *par leurs percutantes interventions* **à provoquer le sursaut des députés nationaux**

Remarquable plaidoyer au sénat de M. Rogier parlant au nom des Français d'Algérie

INFORMATIONS PAGE 3

Hassen Chabri, appréhendé à Menton, reconnait:

"Les footballeurs nord-africains ont agi sous la menace"

Bentifour a joué dans l'organisation de la désertion un rôle particulièrement actif

Maouche a été arrêté au moment où il allait franchir la frontière franco-suisse

Mekloufi, Brahimi Bouchouk, Kermale et Arribi attendent à Lausanne leur transfert en Tunisie

INFORMATION PAGE 7

AU SYNDICAT COMMERCIAL ALGERIEN

Répercussions économiques de la loi-cadre, marché commun et réglementation des prix

Le déficit de la balance commerciale s'est accru de 211 milliards



L'U.S.R.A.F. :

« Le moment du choix est arrivé entre l'abandon et la résistance »

A l'école de police d'Hussein-Dey, en présence de M. Serge Baret et des généraux Allard et Massu

Le colonel Pierre BRES

commandant le groupement C.R.S. n° 11 a reçu la croix de la Légion d'honneur et la croix de la valeur militaire

★ SUITE EN PAGE 3

LA FIN DU RAMADAN APPROCHE

La nuit de vendredi à samedi sera la "nuit du doute"

M. le chanoine Paul Avignon ancien curé de St-Charles est mort hier à Alger

Ses obsèques auront lieu demain à 9 h. 30



♣ SUITE EN PAGE 3

M. FOSTER DULLES rejette "avec indignation" les rumeurs relatives à la politique américaine en Afrique du Nord

INFORMATION PAGE 3

Au retour d'une grande tournée en Europe

La pianiste Lily KRAUSS donnera, salle Bordes demain un unique récital

♥ SUITE EN PAGE 3

Les Corses d'Alger ont participé au rachat des lettres de l'Aiglon

✖ SUITE EN PAGE 3

A l'hôpital Maillot

Obsèques solennelles de quatre militaires tombés en service commandé





La IVe République cherche à nouveau un président du Conseil. Mais en France comme en Algérie aucune inquiétude ne se manifeste. Par contre le départ des excellents footballeurs algériens des grandes équipes professionnelles de la métropole est l'objet de toutes les conversations dans les milieux sportifs. Nombre d'entre eux reviendront en France après la fin de la guerre d'Algérie.